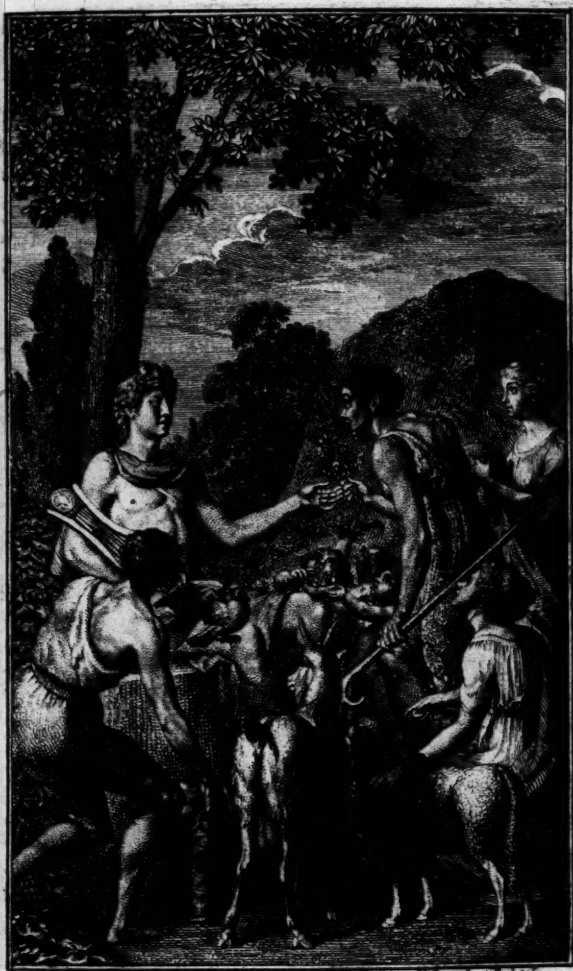
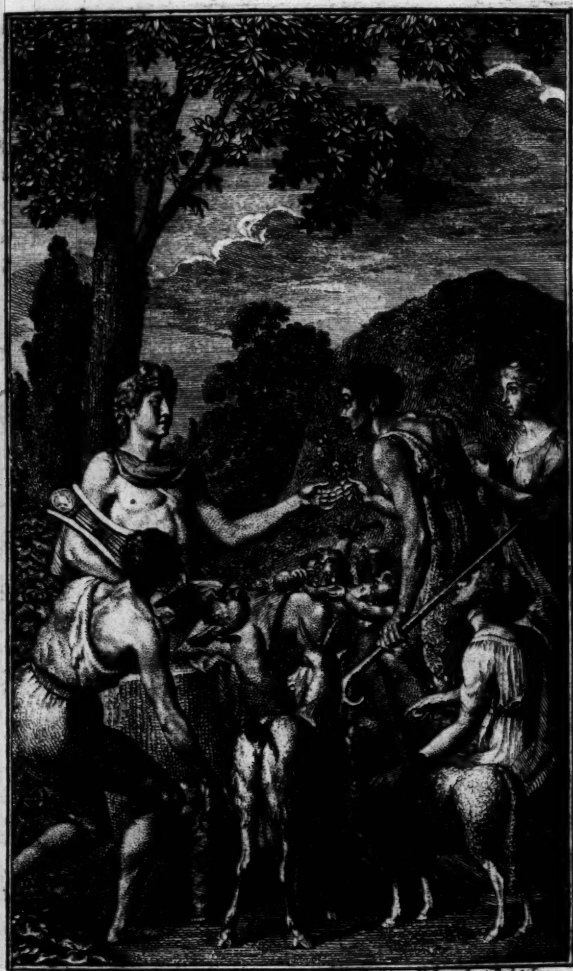




*D. Chodowiecki del. J. B. 1792*

*On offre au dieu des arts les dons de la nature.*



*D. Chodowski del. J. Goussier sculp. 1792*

*On offre au dieu des arts les dons de la nature.*



354  
HERBIER MORAL  
OU RECUEIL  
DE  
FABLES NOUVELLES  
ET AUTRES  
POËSIES FUGITIVES

PAR  
MADAME DE GENLIS.

---

HAMBOURG,  
CHEZ PIERRE CHATEAUNEUF, LIBRAIRE.  
LONDRES,  
CHEZ PHOMME, LIBRAIRE, No. 93. Newbond-Street.

1799.



EPITRE DÉDICATOIRE.

A

LADY EDWARD FITZ-GERALD.

---

*Ma chère enfant!*

J'ai pensé qu'il étoit bien juste de dédier cet ouvrage à celle de mes élèves qui prit ces mots pour devise: *un azile et des fleurs*, \*) et qui a depuis sa plus tendre enfance un gout si vif pour la botanique. Par la même raison, ma chère amie, je vous dédicrai aussi un ouvrage d'un genre beaucoup plus original, mon *herbier mythologique, historique et littéraire*. Je vous avois mandé qu'il paroîtroit dans le cours de cette année, mais une dangereuse et longue maladie, m'a forcé de suspendre pendant six mois un travail qui étoit pour moi depuis dix années le plus doux de tous les amusements; et pour le repren.

)( 2

---

\*) Le corps de cette devise est une abeille.

dre il a fallu recouvrer ma vue et la sureté de ma main, puisque j'ai entrepris d'en peindre moi même toutes les plantes. Je m'y suis remis avec ardeur. Le texte est fait, et la collection entière des fleurs sera finie dans sept ou huit mois. J'ai déjà pris des arrangemens pour le faire graver à Berlin, et c'est outre le besoin de changer d'air la raison qui m'a déterminée à quitter pour quelque tems les lieux paisibles que j'habitois, parce qu'on n'y trouve point de graveur. Mais je n'en regarde pas moins le Holstein et le territoire de Hambourg comme ma seconde patrie, en quittant ma chère solitude de Brével, j'ai formellement promis au vertueux et bon cultivateur qui possède cette chaumière, et à son intéressante famille, que j'y reviendrois; et c'est ce que je ferai quand j'aurai livré à l'imprimeur et aux



graveurs, celui de mes ouvrages qui m'a pris le plus de tems, qui m'a coûté le plus de travail et de recherches, et qui en même tems m'a procuré les délassemens les plus agréables.

Quant à *l'herbier moral*, ce n'est qu'une très petite partie de l'ouvrage que j'avois dessein de faire, et auquel ma santé m'a forcé de renoncer. Il me reste une centaine de fables de ce genre, écrites en prose et que je n'aurai peut-être jamais le tems de mettre en vers, travaillant maintenant à la nouvelle Edition de mon Théâtre \*), et remettant au net trois ouvrages que je vais livrer à l'impression outre mon herbier mythologique. \*\*)

( 3

---

\*) Qui se fait à Hambourg.

\*\*) 1<sup>o</sup> Des dialogues françois et allemands à l'usage des voyageurs et des jeunes allemands qui apprennent le françois.

## VI

Vous savez que depuis longtems j'avois le desir de composer des fables, et qu'en même tems je n'avois pas assez de présomption, ni assez d'humilité pour entreprendre de faire parler *Messire loup, maitre renard et la gent'trotte menu* après l'inimitable la Fontaine. Je sais que nous avons un assez grand nombre de très bonnes fables faites par d'autres auteurs, on en trouveroit même trois ou quatre dans les ouvrages de la Mothe si décrié dans ce genre, et en élaguant et choisissant avec gout dans les productions de tous nos

---

2° Une nouvelle méthode d'enseignement pour les enfans de cinq à sept ans.

3° Une nouvelle maison rustique à l'usage des enfans en trois vol. in 8°. ouvrage très important et qui manque absolument aux instituteurs. La maison rustique telle que nous l'avons eue sans doute très utile jusqu'à ce que nous en ayons une moins diffuse et plus complète, mais fut elle parfaite dans son genre elle seroit encore inutile aux enfans. Il en falloit faire une exprès pour eux, et j'ai tâché qu'ils puissent trouver dans la mienne, une grande clarté, de la morale, de l'instruction et quelque agrément.

fabulistes, on pourroit former un excellent recueil, beaucoup plus moral que celui de la Fontaine, et peut-être égal au sien en mérite littéraire. Mais non de cette sorte de mérite qui caractérise particulièrement la Fontaine: Ce naturel charmant, cette grace piquante, ces expressions originales et cette naïveté si souvent unie à la finesse et quelque fois à la profondeur. Quelle étonnante variété de tons et de talens dans ses fables! quelle vérité de dialogue! quelle critique piquante, ingénieuse et juste dans la fable *des oreilles du lièvre*, dans *le mulet se vantant de sa généalogie*, dans *le lion et le tableau*, dans *le loup et la cygogne* et tant d'autres. Quelle ingénuité, et que de graces dans *la bique et le biquet*, *le loup et l'agneau* etc. etc. que de sentiment dans *baucis et philémon*, dans *le vieillard qui plante* etc. etc. quelle belle poésie,

VIII

quelle noblesse et quelle finesse dans *le chêne et le roseau* ! et quelle manière de conter et de peindre ! . . . . Se peut-il que Monsieur de Voltaire n'ait pas rougi d'écrire que la Fontaine n'avoit *que le seul charme du naturel* ! \* )

Il me semble que plusieurs autres fabulistes ont aussi *le charme du naturel*. Ce mérite qui devient tous les jours plus rare, en est un grand sans doute, et nul autre mérite n'en sauroit tenir lieu. Mais un auteur peut avoir du naturel sans être un écrivain supérieur dans son genre. Monsieur de Florian a fait de très jolies Fables, on y trouve du naturel, de l'esprit et de la morale, ce recueil est en général fort agréable, mais n'offre rien de supérieur ; l'auteur écrit foiblement en vers ainsi qu'en prose, son style manque absolument de couleur, de mouvement et d'har-

---

\*) Voyez ses notes à la Suite du Siècle de Louis XIV.

monie; sa narration est quelquefois diffuse et languissante, et souvent il récite froidement ce qu'il faudroit peindre. Enfin la Fontaine étoit poète, et la poésie se trouve rarement dans les fables modernes. Je connois toute la médiocrité de celles que j'offre aujourd'hui à la jeunesse, mais ce n'est qu'un essai, et l'idée de vivifier pour ainsi dire la Botanique en la présentant en apologues, pourroit entre des mains plus habiles former un énorme recueil aussi instructif qu'original et agréable: en général il me semble que depuis la Fontaine, on n'a pas assez profité pour ce genre, des connoissances si répandues en histoire naturelle et en botanique. Que d'animaux nouvellement connus! la giraffe, les gerboises, les sarigues, le pécarí etc. qui par la singularité de leur conformation, et par leurs mœurs fourniroient



x

d'excellens sujets de fables ! et quelle multitude de plantes extraordinaires n'a-t-on pas découvert dans ce siècle !

Les fables de la Fontaine ne sont point en général assez morales pour qu'on les puisse placer au rang des ouvrages utiles à l'éducation ; d'ailleurs les sujets tirés de l'histoire des animaux , présentent nécessairement des tableaux révoltans qu'on doit éviter de mettre sous les yeux de la première jeunesse. Le Loup dévorant, l'innocent Agneau , le Vautour se précipitant sur la Colombe, la tyrannie et la cruauté du Lion , la férocité du Tigre , toutes ces descriptions offrent des images atroces et dégoûtantes, qui ne sont bonnes que pour ceux qui ont le malheur de vivre depuis longtems parmi les hommes ! . . . . Les apologues puisés dans le regne végétal ne fournissent que des sujets dans lesquels

de telles peintures ne peuvent se trouver, cependant les fleurs ont des caractères distinctifs, fixés surtout par leurs propriétés bonnes ou mauvaises; le poète doit les étudier, les connoître, y conformer le plan de sa fiction, et il en peut tirer des contrastes aussi piquans, et des résultats moraux aussi instructifs, que de l'instinct et des mœurs des animaux. Dans ce genre de composition, une règle dont rien ne dispense, c'est de faire agir et parler, suivant sa nature, l'animal, la plante, ou l'être matériel que l'on personifie. La Fontaine même n'est pas à cet égard à l'abri de toute censure. Sa fable du pot de fer et du pot de terre est dans ce sens très mauvaise, car les pots de fer et de terre ne voyagent ni ne marchent. Dans *la poule de caux* de Monsieur de Florian, cette poule quitte la

Normandie pour aller à Londres où un  
*coq anglois* lui dit :

Ecoute miss, tu vois en moi ton maitre,  
Mais tu me plais,, je suis Sultan ici,  
Et je veux bien dans mon Sérail, t'admettre,  
Viens donc m'aimer je te l'ordonne ainsi.

Quand les *amours anglois* s'exprimeroient  
de la sorte; ce dont il est permis de  
douter sans être Anglomane, cette déclara-  
tion n'en vaudroit pas mieux, car le  
coq n'est altier et brutal qu'avec ses rivaux.  
La poule de Monsieur de Florian se trans-  
porte en Allemagne elle y choisit un coq  
qui au moment de *l'épouser* lui dit :

Vous savez bien que dans cette journée  
Il faut d'abord pour articles premiers,  
Que vous puissiez fournir seize quartiers.  
Seize quartiers ? dit la poule étonnée,  
— oui c'est le taux, rien de fait sans ce point  
— expliquez vous je ne vous entens point  
Quartiers de quoi ? — mais vraiment de noblesse  
Nous la cherchons bien plus que la tendresse  
Dans nos hymens etc.

La poule qui est roturière, et qui n'a pas  
l'idée de proposer au coq de *l'épouser de la*  
*patte gauche*, quitte l'Allemagne et se rend

en Espagne. Un coq espagnol en devient amoureux, et le lui déclare, la poule s'attendrissoit, lorsqu' ils virent passer *une pie à l'œil hagard*, le coq s'écrie qu'il est perdu parceque cette pie *les dénoncera à l'inquisition*, et qu'on les fera *rôtir* sur son *faux rapport*.

Il est inutile d'insister sur le ridicule de cette fiction dans la quelle les personnages non seulement ne parlent point le langage qui convient à leur nature, mais disent constamment les choses les plus opposées à leurs mœurs, à leur manière de vivre et à leur instinct. Toute fable est une allégorie qui doit renfermer outre le sens propre une allusion ingénieuse ; mais l'allusion n'est bonne que lorsqu'elle résulte naturellement du sujet, et qu'elle s'accorde parfaitement avec le sens propre. Il faut enfin je le répète, que le fabuliste

#### XIV

ne suppose dans les êtres qu'il fait parler que des discours qu'ils pourroient raisonnablement tenir, s'ils avoient le don de la parole. Il ne seroit pas plus extravagant ni plus puérile de peindre dans un conte une femme avec des ailes pondant et couvant des œufs, et ayant toutes les habitudes d'une poule, que de représenter un coq craignant l'inquisition, ou exigeant d'une poule les preuves de noblesse qui font entrer dans les chapitres d'Allemagne. Comme l'a si bien dit Boileau, la raison et le vrai doivent se trouver jusques dans la fable, et même en faire le principal ornement.

Les plantes ont plusieurs caractères distinctifs, outre ceux qui résultent de leurs propriétés. Leur genre d'utilité ou de beauté, leur aspect, leur port, les lieux où elles paroissent se plaire, les fictions



consacrées par la poésie, les vertus dont elles sont les Symboles, leur ont fait attribuer une multitude de qualités emblématiques dont il n'est pas permis de les dépouiller. Par exemple il seroit absurde de faire parler avec arrogance *l'humble violette*, de donner le caractère de l'effronterie et de l'audace à la craintive et chaste sensitive. Le cèdre majestueux ne doit pas avoir le langage du champêtre et simple noisetier etc.

J'ai tâché dans cet essai de faire parler mes plantes conformément à leur nature réelle, ou *poétique*, et j'ai voulu surtout que chaque fable eut un résultat véritablement moral, tout le reste ne tient qu'aux talens et je l'abandonne volontiers à la critique.

Vous reconnoîtrez avec plaisir ma chère enfant dans ces petites fables les

## XVI

principes et les sentimens qui ont avec tant de succès dirigé votre enfance, et les premières années de votre jeunesse. Il m'est doux de répéter sous mille formes différentes des leçons qui jadis m'ont si bien réussi; ce genre d'occupation retrace à ma mémoire le plus heureux tems de ma vie! . . . puisse un tel souvenir vous faire trouver quelque intérêt dans cet ouvrage: le suffrage de mes élèves et de mes amis, sera toujours à mes yeux la plus douce récompense de mes travaux.



LE

---

LE BOUQUET D'ESOPÉ. \*)

---

Jadis aux champs de la Phrygie,  
Le dieu brillant de l'harmonie  
Fugitif et banni des cieux,  
Se consolait d'un exil rigoureux,  
En consacrant son immortelle vie  
A cultiver ces arts si précieux  
Dont il fut comme on sait le créateur heureux,  
La musique et la poésie.  
On dit même qu'alors ce dieu les inventa  
Pour calmer sa mélancolie,  
Et qu'en ce tems il décida  
Qu'à l'avenir, malgré la tyrannie  
Et les traits de la calomnie,  
Malgré l'exil, ces talens enchanteurs  
Seroient pour les proscrits des dons con-  
solateurs.

---

\*) Ce trait mythologique du *Bouquet d'Esopé* se trouve dans le dictionnaire de Bayle tel que je le rapporte, à l'exception que j'ai substitué *Apollon* à *Mercur*.

Ce fut ainsi que l'amant de Julie  
Ovide, relégué dans le fond des déserts  
Charmoit tous ses ennuis en composant des  
vers,

En immortalisant son nom et son amie.

Malgré ces faits, je ne dis pas pourtant,  
Que tout proscriit soit rempli de talent;  
Quand je le soutiendrois, je serois démentie  
Par tant d'exemples si frappans!

Mais je n'ignore pas qu'il est beaucoup de gens,  
Qui pensent qu'il suffit de perdre sa patrie

Pour avoir le brillant renom

Du fameux Thémistocle ou du grand Phocion,  
Héros persécutés, victimes de l'envie.

L'ostracisme aujourd'hui, n'est plus comme jadis,

Un titre d'honneur et de gloire,

Et nous sommes forcés de croire,

Que même aussi les sots peuvent être bannis.

Mais revenons à notre histoire,

Laissons les terrestres proscriits

Livrés à la fureur des différens partis,

Invoquer, appeller, la vengeance et la guerre,  
Se déchirer dans leurs écrits

Et par la haine aggraver leur misère;

Retournons en Phrygie; Apollon *émigré*

Fuyant, errant et séparé



De tous les autres dieux ses égaux et ses frères

Nous offrira des leçons salutaires,

Et plus d'une moralité

Sur l'injustice et sur l'adversité.

Malgré sa disgrâce éclatante

A son destin le dieu soumis,

Bravoit la fortune inconstante,

Il le pouvoit: il trouva des amis.

D'Admète l'amitié touchante

Fit souvent oublier à son cœur généreux

Et le divin nectar et la gloire et les cieux.

Admète, des rois le modèle

A l'amitié comme à l'amour fidèle,

Etoit sensible et bienfaisant

Sage, éclairé, reconnoissant,

Voyant tout par ses yeux, et ferme autant

qu'affable . . . .

Lecteur, pourquoi vous irriter,

En m'accusant de broder, d'inventer?

Vous avez tort. N'est ce pas une fable

Que j'ai promis de vous conter? . . . .

Cependant il faudroit me croire,

Si je vous retraçois l'histoire

D'un Marc Aurèle ou d'un Titus:

Un tel portrait n'est donc pas chimérique;

Ainsi donc lecteur satyrique,



Les rois peuvent avoir de sublimes vertus ?  
 Mais je ne prétends pas faire un panégyrique :  
 Je reprends mon récit, ne l'interrompez plus.

La retraite plaît au génie,  
 Il y goûte tous les attraits  
 D'une profonde et douce rêverie.  
 Apollon malgré les regrets  
 Du Souverain de Thessalie,  
 Loin de la cour, dans le fond des forêts  
 De l'antique et belle Phrygie  
 Comme nous l'avons dit, fixa ses pas errans.  
 Et là, donnant des loix à la douce harmonie,  
 A la brillante poésie  
 Et créant les arts bienfaisans,  
 Il attira par ses divins accens  
 La troupe ingénue et sauvage  
 Des bergers voisins de ces bois.  
 Le charme de ses vers et celui de sa voix  
 Des pâtres enchantés obtinrent le suffrage;  
 Instruire et plaire c'est régner.  
 Chaque berger veut témoigner  
 Son admiration et sa vive allégresse:  
 Dans ces transports, dans cette ivresse,  
 Qui saisissent tous les esprits,  
 On offre au dieu des arts les dons de la nature,  
 Du miel, des troupeaux et des fruits

Apollon satisfait d'une offrande si pure,  
L'accepte avec plaisir ; parmi ces dons  
touchans

Il en est un surtout dont la simple élégance  
Excite sa surprise et sa reconnoissance !

C'est un bouquet de fleurs des champs,  
Mais si frais, si léger, d'une forme si belle,  
Que Van-os ou Spandouck l'eussent pris pour  
modèle.

De ce présent le dieu veut connoître l'auteur,  
Aussitôt un jeune pasteur,

D'un air timide et doux modestement s'avance,  
C'est moi, dit-il, dont l'indigence

N'a pu poser à vos genoux,

Que ce tribut grossier si peu digne de vous.

Je naquis près des bords arrosés par le Xante,

*Esope*, c'est mon nom. Ce nom sera fameux

Répondit Apollon ; écoute moi, je veux

T'accorder en ce jour une grace éclatante ;

De l'Apologue ingénieux,

De l'instructive Allégorie,

Esope, deviens l'inventeur.

Je te donne le gout, l'art de la poésie,

Le talent de créer et de parler au cœur ;

Mais que toujours à la raison unie,

Ta Muse chaste et pure et du vice ennemie

Craigne de blesser la pudeur ;  
 Et souviens toi toute ta vie  
 Que pour mériter mes faveurs,  
 Pour cueillir les lauriers destinés au génie,  
 Il faut les consacrer, ces talens enchanteurs,  
 A l'utile intérêt des vertus et des mœurs.

---

### LES DEUX IFS.

---

Deux ifs plantés en même terre  
 N'avoient pas cependant un semblable destin :  
 L'un vége-toit dans un parterre,  
 L'autre croissoit sur un chemin,  
 Séparé par une barrière  
 De l'if emprisonné ; mais mon pauvre voisin,  
 S'écrioit ce dernier, quelle épaisse poussière  
 Couvre ton feuillage brûlé ;  
 Comme te voilà sec, et jaunâtre et hâlé !  
 Du tems qu'il fait dépend ton existence  
 Lorsqu'il ne pleut pas, tu languis ;  
 Cependant tu t'enorgueillis  
 De vivre dans l'indépendance ;  
 Je ne t'envirai point ce bonheur si vanté ;

Car je conviens que de la liberté  
Je n'ai jamais compris les charmes.  
Dans ce jardin nous vivons sans allarmes,  
Dans l'abondance et la tranquillité.  
Notre maître avec vigilance  
Veille sur nous du matin jusqu'au soir;  
La pompe, les chassis, les cloches, l'arrosoir  
Nous tenant lieu de providence,  
Nous préservent de tous les maux;  
Nous bravons le soleil, les vents et les oiseaux,  
Et des hivers la funeste influence:  
D'ailleurs aucune dure loi  
Ne nous contraint; tout comme toi,  
J'étends mes longs rameaux suivant ma  
fantaisie.

Rien ne me gêne ou ne me contrarie  
Et chaque jour je rends grâce au destin,  
Qui m'a fait naître en ce jardin ;  
Que m'importe d'avoir un maître,  
Lorsque je ne m'en aperçois,  
Que par les soins qu'il prend de moi ?  
Fort bien, répondit l'if champêtre,  
Mais ce maître plein de douceur  
Ne peut-il pas avoir un méchant successeur,  
Ne peut-il pas aussi changer de caractère  
Ou bien déguiser ses défauts ?

Pour moi je l'avourai, je ne me fierois guère

A ce jardinier débonnaire;

Souvent il se promène avec certaine faulx,

Qui me paroît d'un très mauvais présage

Et qui devroit te causer quelqu'ombrage.

Tiens le voilà! . . . . quel aspect effrayant!

O quelle mine atrabilaire!

Et comme il est armé! . . . . bon dieu que

veut il faire

De ces vilains ciseaux et de ce long croissant? . . .

Comme il disoit ces mots, le jardinier s'avance,

Tout aussitôt entrant dans le massif

Où croissoit son malheureux if;

Allons, dit-il, allons, il faut que je commence

A tailler cet arbuste, il a pris sa croissance,

Et je vais l'ébrancher, maintenant on le peut,

Mais qu'en ferai je? un sphinx, une chimère?

(Car d'un esclave on fait tout ce qu'on veut)

Non, c'est un ours que j'en veux faire.

En effet ouvrant ses ciseaux

Le jardinier se mettant à l'ouvrage.

De l'if infortuné coupe tous les rameaux.

L'arbuste en vain gémit d'un si cruel outrage,

Sous la main des tyrans à quoi sert de gémir,

Ne faut il pas alors ou ployer ou périr?

Du pauvre if tel fut le partage;



On le mutile, on le saccage,  
On lui ravit en un instant  
Sa forme, sa beauté, son aspect élégant,  
Et la fraîcheur de son feuillage.  
Malgré tout son dépit par un charme fatal,  
Il prend la figure sauvage  
D'un lourd et stupide animal  
Et d'un ours enchainé, bientôt offrant  
l'image,  
Il excite à la fois des passagers surpris  
Et la compassion et le juste mépris.

Ne nous étonnons point de la métamorphose;  
Nous la voyons assez communément;  
Un tyran ne fait autre chose,  
Quand il le peut impunément.

LES ARBUSTES TRANSPLANTÉS.

---

Deux beaux arbustes d'Italie,  
Le jasmin odorant et l'utile oranger,  
Pour toujours arrachés de leur terre chérie,  
Transplantés dans le nord sous un ciel étranger  
Et réunis tous deux dans le même verger,  
S'entretenoient de leur patrie.  
Quoi! disoit le jasmin, n'oublieras tu jamais  
Les champs si fortunés de la douce Ausonie?  
Ami, pourquoi ces vains regrets?  
À quoi sert ta mélancolie?  
Beaucoup moins vieux que toi, je n'ai pas la folie  
De me livrer à ce profond chagrin,  
Je sais me résigner. Quoi! faut il qu'un jasmin  
Te surpasse en philosophie?  
Ah! reprit l'oranger, tu peux sans nul effort  
Et même sans raison te soumettre à ton sort,  
Tandis que je gémis, tu parles comme un sage;  
Mais tu ne souffre pas, car à ton heureux âge,  
Le passé n'a laissé qu'un léger souvenir,  
Le présent se confond dans un long avenir,  
Embelli des erreurs de la douce espérance;  
Ce tems n'est plus pour moi, la triste expérience

Ne sait plus espérer et ne peut que prévoir !  
 Crois moi, c'est un malheur plus grand que  
 l'on ne pense,

Le clairvoyant voit tout en noir.

O ! quand perdrai-je la mémoire  
 De ces paisibles jours de bonheur et de  
 gloire

Ecoulés pour moi sans retour !

Alors d'un fortuné bocage

L'utile ornement et l'amour,

J'attirois près de moi les oiseaux d'alen-  
 tour,

Pour eux de mes rameaux étendant le  
 feuillage,

Je leur prodiguois mon ombrage,

Je leur offrois et des fruits et des fleurs.

Combien je trouvois de douceurs

Dans leur tendre et brillant ramage ! . . .

Aujourd'hui, loin de mon pays

Privé de sève, je languis ;

Tout arbre transplanté sèche ou devient stérile.

Je ne murmure point de l'état où je suis,

Mais du moins qu'il me soit permis,

De m'affliger d'être inutile.

## LE SORBIER ET LES BUISSONS ÉPINEUX.

---

Dans un vallon qu'ombrageoient deux collines  
Couvertes de gazon, de vignes et de fruits,  
S'élevait un sorbier aux grappes de rubis.

De vils buissons chargés d'épines,  
Enviant en secret l'arbre majestueux,  
Mais cachant le dépit honteux  
D'une odieuse jalousie,  
Sous l'air du badinage et de la raillerie  
D'un ton moqueur s'entretenoient entr'eux.  
Oui, disoient-ils, sans doute il est facheux,  
De posséder ces dons de la nature,  
Ce feuillage et ces fruits si beaux,  
Enfin cette élégante et pompeuse parure,  
Uniquement pour servir de pâture  
A tous ces voraces oiseaux.

Pour nous modestes arbrisseaux,  
Il est vrai, nous avons une mince figure,  
Nous ne recevons pas des hommages, des  
soins,

On ne nous vante pas, on nous aime encor  
moins,

Mais on nous craint, c'est quelque chose:  
 Sur nos rameaux, nul oiseau n'ose  
 Se fixer et poser son nid,  
 Nos aiguillons sont la défense  
 De nos fleurs et de notre fruit,  
 Nous savons repousser l'offense,  
 Chasser les importuns et punir qui nous nuit.  
 Dans une heureuse indépendance  
 Nous possédons les biens dont nous voulons  
 jouir.

Eh! qui voudroit vous les ravir?  
 Dit le sorbier saisi d'une juste colère,  
 On ne vous pille pas? je le crois, la misère  
 Met à l'abri de tout larcin.  
 Et ramper, et blesser, et végéter pour nuire,  
 Tel est votre honteux destin:  
 Vous dirigez sans but, sans raison, sans dessein  
 La malice qui vous inspire,  
 Vous piquez la colombe et l'innocent serin,  
 Ainsi que le milan ou l'Autour inhumain:  
 Par bonheur vos dards méprisables,  
 Ne sont rien moins que redoutables;  
 Restez, buissons infortunés,  
 Dans la bassesse et l'infamie,  
 Pour lesquelles vous êtes nés  
 Et soyez toujours condamnés



Aux tourmens de l'opprobre et de la noire envie,  
Ne pouvant égaler aucun des arbrisseaux;

Objets de votre antipathie.

Et tandis qu'à jamais honte des végétaux,  
Vous vieillirez dans la poussière,  
Elevant mes heureux rameaux

Je poursuivrai ma brillante carrière,

Présentant à tous les oiseaux

Et mes fruits éclatans et mon épais feuillage

Au voyageur, offrant un doux ombrage,

Enfin toujours utile, et toujours bienfaisant,

J'ennoblirai mon sort par mes largesses;

Ah! ce n'est qu'en les partageant

Que l'on jouit de ses richesses!

Ce discours du sorbier étoit judicieux,

Mais je l'aimerois encor mieux,

S'il s'adressoit à tous les libellistes,

Et même à certains journalistes.

## LES FEUILLES

A sa branche attachée une feuille naissante  
 Exprimoit ainsi son chagrin :  
 Que j'envie en secret le glorieux destin  
 De l'heureuse feuille volante,  
 Qui dans les airs se frayant un chemin,  
 Suivant le penchant qui la guide,  
 Tantôt jusques aux cieus sur l'aile des Zéphirs,  
 Dirige sa course rapide;  
 Tantôt cédant à de nouveaux désirs,  
 Revient s'amuser sur la terre  
 Et caresser les fleurs de ce parterre,  
 Ou voltiger à l'ombre des ormeaux,  
 Sur les flots argentés de ces limpides eaux.  
 Du papillon rivale fortunée,  
 Quelle est douce ta destinée,  
 Que je le sens hélas ! moi qui suis pour  
 toujours,  
 Au fond de ce bosquet sur cet arbre enchainée !  
 La branche entendit ce discours ;  
 Ton dépit, dit-elle, se fonde,  
 Sur l'ignorance et sur l'erreur ;  
 Cesse d'envier le bonheur,  
 De cette feuille vagabonde,

Tu la crois libre et cependant,  
Elle obéit aveuglement.

Son élan n'est qu'une secousse;  
Quand tu la vois voler, c'est le vent qui la  
pousse,

Il ne la guide pas, il l'emporte et toujours  
De sa marche égarée il prescrit les détours.  
Elle en est à la fois l'esclave et la victime;  
Si parmi quelques fleurs il veut bien l'arrêter,  
Plus souvent il se plait à la précipiter,  
Et pour jamais dans le fond d'un abyme.

Ainsi que notre feuille hélas! un jeune cœur,  
Credule et sans expérience,  
Jouet des passions, cherchant l'indépendance,  
Est entraîné par un espoir trompeur.  
Sans doute le bonheur suprême,  
Réside dans la liberté;  
Mais on ne peut jouir de ce bien si vanté,  
Que par l'empire de soi même.

LE PALMIER ET LE NOISETIER  
DANS LE BOIS CONSACRÉ.

---

Dans un bois aux dieux consacré,  
Un palmier orgueilleux richement décoré  
Des attributs de Mars, de festons, de guir-  
landes,

Insultoit l'humble noisetier,  
Qui ne portoit que de simples offrandes,  
Des fleurs, une houlette, un fragile panier,  
Dons ingénus offerts par l'innocence.  
Contemple ma magnificence,  
Disoit le superbe palmier,  
Vois ces dépouilles éclatantes,  
Que des rois les mains triomphantes,  
Ont déposé sur mes rameaux;

Ainsi paré des fruits de la victoire,  
Je fixe les regards du peuple et des héros,  
Et je suis devenu l'emblème de la gloire.  
Mais écoutons! . . . . entens tu les échos,  
Qui du fond des antres sauvages,  
Font retentir les bois d'un bruit harmonieux?  
Le bruit s'augmente et ces sons belliqueux?  
M'annoncent de nouveaux hommages.

A ces mots un jeune guerrier,  
Suivi d'une troupe nombreuse,  
Se montre tout à coup, s'approche du palmier,  
Et d'une main respectueuse,  
Pose un énorme bouclier,  
Sur cet arbre si vain, dont la tige orgueilleuse  
S'affaisse sous le poids et bientôt se brisant,  
Eclate avec fracas et tombe en gémissant.  
L'arbre éclairé trop tard par sa fin malheureuse,  
Du noisetier modeste envia le destin,  
Instruit par l'infortune il reconnut enfin,  
Qu'une espérance ambitieuse,  
Le desir des honneurs, et de vastes projets  
Couronnés même du succès,  
Ne produisent souvent qu'une chute honteuse.



L'OISEAU, LE PRUNIER ET  
L'AMANDIER.

---

Un jeune oiseau perché sur un prunier  
Vit tout à coup un amandier,  
Le bel arbre ! dit il, et quel charmant feuillage !  
Allons goûter ses fruits, je gage,  
Qu'ils sont murs et délicieux.  
A ces mots fendant l'air d'un vol impétueux,  
L'oiseau bientôt, ainsi qu'il le desire,  
Se trouve transporté sur l'arbre qu'il admire,  
Lors aux amandes s'attachant,  
Il veut les entamer, mais inutilement  
Et de son bec en vain il épuise la force.  
Ce fruit, dit-il, est sec, amer et dégoutant.  
Ne nous étonnons point de son raisonne-  
ment,  
Il ne jugeoit que sur l'écorce.

## LE PAPYRUS. \*)

Devenu misantrope et sauvage et frondeur  
 Le Papyrus fort mécontent des hommes,  
 Exhaloit ainsi son humeur :  
 Quel maudit tems, grand dieu, que le siècle où  
     nous sommes !  
 Et qui pourra nous rendre hélas !  
 Ces jours de bonheur et de gloire,  
 Dont le récit nous charme dans l'histoire !  
 Mais il n'est plus d'Agésilas !  
 De ces gens qui savoient discerner le mérite,  
 Et dont chaque discours et toute la conduite,  
     Et les goûts, et l'opinion  
     Excitoient l'admiration,  
     Du sage ainsi que du vulgaire.  
 Aujourd'hui sur toute la terre,

---

\*) Les feuilles du Papyrus servoient de papier aux anciens, et pour l'intelligence de cette fable, il faut savoir qu'Agésilas à son retour d'Egypte rapporta une grande quantité de Papyrus, en disant, que c'étoit de tous les présens du Roi d'Egypte celui dont il faisoit le plus de cas, voy. *Diodore de Sicile*.

Le bon sens n'est plus de saison,  
On a su le bannir; combien d'arts inutiles!  
Combien d'inventions futiles!  
L'esprit, les mœurs, tout est perdu,  
On s'éloigne de la nature,  
Et s'écarter d'une source si pure,  
C'est renoncer à la vertu.  
Oui, je comprends dit un arbuste,  
Le sujet de ce grand courroux:  
On fait du beau papier: et tout vous semble  
                        injuste,  
Depuis qu'on a cessé de recourir à vous.

## L'ORIGINE DE LA FRAXINELLE. \*)

Grace aux leçons de la sœur immortelle  
 Du dieu qu'on adore à Délos,  
 Je connois la source éternelle,  
 Et du bonheur et du repos;  
 Elève de Diane, oui je serai fidèle  
 Au serment qu'elle m'a dicté,  
 Et je ne chercherai comme elle,  
     La suprême félicité,  
 Que dans l'indépendance et dans la liberté.  
 J'ai vu les maux que l'Amour peut produire,

---

\*) Dictame blanc ou fraxinelle belle plante, qui croit naturellement en Provence, en Italie et dans quelques parties de l'Allemagne. Elle a une singularité remarquable, les extrémités des tiges et les pétales des fleurs sont couverts d'une infinité de vésicules pleines d'huile essentielle, comme on peut l'observer à l'aide du microscope. Elles répandent dans les jours chauds d'été soir et matin des vapeurs odorantes, inflammables et en telle abondance que si l'on approche de cette plante, sans la toucher, une bougie allumée surtout le soir, il paroît tout à coup une grande flamme qui se répand sur toute la plante; mais qui ne l'endommage point, elle forme alors un buisson ardent très curieux. Elle a été nommée *fraxinelle*, parceque son feuillage ressemble à celui du frêne.

Et j'ai juré de le fuir à jamais.  
 Pour se soustraire à son funeste empire,  
 Pour éviter ses redoutables traits,  
 Une fuite prompte et légère  
 Ne suffit pas. Regarder en arrière,  
 S'arrêter un moment en raviroient le fruit,  
 Et rendroient notre course vaine.  
 Il faut courir sans prendre haleine,  
 Quand c'est l'Amour qui nous poursuit;  
 Enfin pour échaper à sa rage inhumaine,  
 Il faut bien se garder d'oser jeter les yeux  
 Sur cet enfant perfide et dangereux ;  
 Pour ne pas se laisser surprendre,  
 On doit aussi refuser de l'entendre,  
 Et ne point écouter les accens d'une voix  
 Qui sut égarer tant de fois,  
 Par sa douceur, et trompeuse et touchante ! . . .  
 Tels étoient les discours d'une nymphe char-  
 mante,  
 Compagne de Diane habitante des bois,  
 Elle avoit de Venus la beauté ravissante,  
 La légèreté d'Attalante,  
 De Phébé la pudeur et la noble fierté  
 Et la douce naïveté,  
 D'un jeune cœur aussi pur que sincère.  
 Pour elle abandonnant les bosquets de Cithère



L'Amour depuis longtems charmé de ses  
appas,  
S'attachoit mais en vain à suivre tous ses pas;  
Comment auroit-il pu lui plaire  
La nymphe ne l'écontoit pas?  
Un soir, après l'avoir tout le jour pour-  
suivie,  
Arrête, lui dit-il, ô nymphe trop chérie,  
Un seul instant arrêtes toi,  
Ou bien en me fuyant du moins regardes  
moi!

Et tu cesseras de me craindre,  
De ta rigueur je ne veux point me  
plaindre,

Mais je ne puis supporter ton effroi! . . .

Eh! comment un enfant timide

Pouroit-il être dangereux?

Inutiles discours! de ta course rapide

Rien ne peut ralentir l'essor impétueux!

C'en est fait, je succombe à ma douleur mor-  
telle,

Je cède au coup affreux dont mon cœur est  
atteint,

Je suis vaincu, je tremble, je chancelle,

J'ai brisé mon carquois et mon flambeau  
s'éteint.

En prononçant ces mots, l'Amour baigné de  
larmes

Au pied d'un frêne se jetta.

Que craindre de l'Amour gémissant et sans  
armes?

Alors la nymphe s'arrêta;

Elle fit plus encore, elle se retourna.

Quand on ose écouter ce dieu rempli de  
charmes,

Rarement on en reste là;

Pourtant elle hésitoit, enfin elle avança :

Il dort, je ne crains rien, dit-elle,

Je puis l'examiner, l'occasion est belle.

Profitons en. Tous ses traits sont rompus  
Il a perdu son arc, son flambeau ne luit plus,  
Allons le regarder : mais d'où vient que  
j'hésite;

Je n'ai point de frayeur et mes sens sont  
émus !

Je me trouble, mon cœur palpite,

Et ce trouble est délicieux ! . . . .

C'est mon triomphe qui l'excite,

N'en doutons point. Il est si glorieux,

D'avoir vaincu le plus puissant des dieux !

Elle dit : et marchant en respirant à peine,

Elle se trouve au pied du frêne.

La nuit avoit tiré ses rideaux ténébreux ;  
 Mais l'Amour est toujours visible ;  
 Il ne peut se cacher, à toute heure, en tous  
 lieux,  
 Sitôt qu'il est présent, il frappe tous les  
 yeux.  
 Il paroissoit plongé dans un sommeil pai-  
 sible,  
 La nymphe avec ravissement  
 Le contemploit et cependant,  
 Elle formoit encor le projet salulaire,  
 De fuir cet objet si charmant,  
 Quoiqu'elle n'eût alors ni crainte ni colère.  
 Mais avant de quitter ce dangereux séjour,  
 Elle veut emporter le flambeau de l'Amour,  
 C'est affranchir toute la terre,  
 D'un fléau redouté, du joug le plus pesant,  
 Quel service inouï ! quel exploit écla-  
 tant ! . . . .  
 Que fais-tu, nymphe téméraire,  
 Ce flambeau fume encore et peut se  
 rallumer,  
 Il peut hélas ! te consumer,  
 O conseils superflus ! la nymphe infor-  
 tunée,  
 Par sa présomption fixant sa destinée,

A peine a touché le flambeau  
Que se ranimant de nouveau,  
Il pétille, il éclate, il s'embrase et sa flamme,  
Comme un feu destructeur des plus affreux  
volcans,  
S'élève en tourbillons et s'épanche en torrens.  
La nymphe jusqu'au fond de l'ame,  
En sentit la funeste ardeur  
Et connut, mais trop tard, toute son im-  
prudence!  
Alors l'Amour d'un air vainqueur,  
Se réveille, sourit, insulte à sa douleur,  
Et s'applaudit de sa vengeance.  
Dans cet instant l'astre enchanteur,  
Qui favorise le mystère,  
Et qui préside au doux repos,  
Sur son char argenté parsemé de pavots,  
Phébé recommançant sa paisible carrière  
Et soulevant les crêpes de la nuit,  
Se montra tout à coup en prêtant à la  
terre  
Sa pure et tranquille lumière.  
Mais aussitôt la déesse frémit,  
En voyant sa nymphe chérie,  
Immolée à l'art s'éducteur,  
Du dieu dont elle est ennemie.  
Ah! cruel! de ta perfidie,  
Je saurai punir la noirceur



Dit - elle, et je vais de ton crime,  
 T'enlever toute la douceur,  
 En t'arrachant ta crédule victime,  
 Tu cause son tourment, contemples en le fruit.  
 A ces mots la nymphe glacée,  
 Veut parler, mais en vain, sa voix s'évanouït,  
 Un céleste pouvoir pour toujours lui ravit,  
 Le sentiment et la pensée  
 Et sans mourir elle s'anéantit.  
 L'Amour en pleurs et menace et gémit,  
 Rien ne put apaiser la déesse outragée  
 La nymphe disparut, Diane fut vengée,  
 Et la Fraxinelle naquit.  
 Plante charmante, alors nouvelle,  
 Dont la forme élégante et belle,  
 Et l'éblouissante couleur,  
 Frappe les regards et rappelle,  
 Les charmes de la nymphe et sa vive fraîcheur.  
 • Elle eut le nom et le feuillage,  
 Du frêne dont l'épais ombrage,  
 Cacha sa défaite et ses pleurs,  
 Et couvrit ses premières fleurs.  
 O regrets! o douleur cruelle!  
 O! desespoir! farouche déité!  
 S'écria l'Amour irrité,  
 Tu viens de me ravir la plus douce victoire  
 Mais malgré ton couroux et ta malignité,  
 Cette fleur à jamais attestera ma gloire,



En retraçant à tous les yeux,  
 Par un prodige radieux,  
 Et ma puissance et son histoire.  
 A ces mots Cupidon agitant son flambeau  
 En fit jaillir une étincelle,  
 Qui pénétrant, la Fraxinelle  
 Par un phénomène nouveau.  
 Y déposa ce feu, cette flamme immortelle,  
 Que jadis de Japet le fils audacieux,  
 Osa ravir au souverain des dieux.  
 La fleur par un pouvoir magique,  
 Gardant un souvenir profond et douloureux,  
 De son aventure tragique,  
 A conservé jusqu'à ce jour,  
 La crainte de revoir le flambeau, de l'Amour,  
 Et c'est ainsi qu'à l'aspect de la flamme;  
 Elle s'embrase, elle s'enflamme,  
 Un effroi mêlé de plaisir,  
 L'emeut, l'agite et renouvelle,  
 L'ardeur du funeste desir,  
 Que l'amour entretient en elle,  
 Tout à coup on la voit s'ouvrir,  
 Et de son sein laisser sortir,  
 Le feu caché qu'elle recèle,  
 Et qui ne doit jamais périr.

LA FLEUR COMMUNE ET LE  
BEAU VASE.

---

Dans un superbe vase une triste immortelle,  
Se redressoit et s'épanouissoit,  
En voyant les passans s'arrêter devant elle.  
Mais elle s'enorgueillissoit,  
D'une erreur, et l'on n'admiroit,  
Que le porphire et la forme si belle,  
Du vase qui la contenoit.  
En la laissant dans le même parterre,  
On la mit dans un pot de terre,  
Elle perdit dans cet instant fatal,  
Sa richesse son piédestal,  
Et la pauvre fleur dégradée.  
Depuis ce jour ne fut plus regardée.

Combien de grands seigneurs, combien de  
parvenus,  
Verroient s'évanouir la foule qui sans cesse,  
Et les environne et les presse,  
S'ils perdoient les emplois dont ils sont  
revêtus!

LE VOYAGEUR, L'ORME ET LE  
MANCENILIER.

---

C'est l'ennui, la satiété,  
Qui font aimer la nouveauté.  
Ce gout ne fut jamais donné par la nature;  
Le lapon dans sa hutte obscure,  
Le sauvage au fond des forêts,  
Le sage dans sa solitude,  
Craignent le changement et ne trouvent  
d'attraits,  
Qu'à suivre la douce habitude.  
Mais pour l'homme blazé l'objet le plus nouveau  
Ne peut manquer d'avoir la préférence.  
Il est neuf, inconnu, donc il est le plus beau.  
Ainsi raisonne l'inconstance,  
Qui lasse des vrais biens et cherchant à jouir,  
Donne tout au hazard et change sans choisir.  
De ce gout dépravé dont le pouvoir magique,  
A gouverné plus d'un pays,  
Je vais citer un exemple tragique.  
Un voyageur, (il étoit de Paris)  
Sur le déclin du jour surpris par un orage,  
S'arrêta tout à coup au milieu d'un sentier,  
Et cherchant des yeux un ombrage,

Il vit auprès d'un Orme un grand Mancenilier,  
Comment ne lui pas rendre hommage?  
Pour lui cet arbre étoit nouveau!

C'en fut assez pour dédaigner l'Ormeau,  
Qui cependant portoit un plus épais feuillage  
Sous le Mancenilier l'imprudent voyageur,  
D'un funeste repos savourant la douceur,  
Exempt d'effroi, de défiance,  
S'abandonna sans résistance.

Aux charmes d'un sommeil trompeur,  
Qui fut le dernier de sa vie:  
Une profonde Léthargie,

En peu d'instans mit un terme à son sort,  
Dans les bras de Morphée il rencontra la mort.  
L'Ormeau n'auroit pas eu cette affreuse influence!

Mais il étoit privé de l'attrait si piquant,  
D'une nouvelle connoissance,

A nos anciens amis donnons la préférence,  
C'est le plus doux parti comme le plus  
prudent.



LA JUSQUIAME, L'ORCHIS ET LA  
CHARETTE CHARGÉE DE FLEURS.

---

L'Astre éclatant, source de la lumière,  
Venoit de commencer sa brillante carrière,  
Tous les oiseaux charmés de son retour,  
Célébroient par un doux murmure,  
Et la renaissance du jour,  
Et le réveil de la nature.

Le plus bel ornement d'un champêtre séjour,  
Les fleurs se ranimant, d'une haleine plus pure,  
Embaumoient l'air et la verdure  
Des champs et des bois d'alentour.  
Du blond Phebus l'amante infortunée,  
Clitie en implorant l'amour  
Relève sa tige inclinée,  
Et tourne vers les cieus ses longs pétales d'or,  
Afin de contempler encor,  
L'unique objet de son hommage,  
L'astre adoré dont sa fleur est l'image.  
La tendre sensitive en voyant la clarté  
Perdant sa crainte et sa timidité,  
Entr'ouvre son chaste feuillage,  
Et le froid nénuphar sorti du sein des eaux  
Etend sur l'onde ses rameaux,



Et de ses fleurs éblouissantes,  
 Au gré des vents nonchalamment errantes,  
 Pare et tapisse les ruisseaux. \*)  
 Dans ces campagnes ravissantes  
 Sur la lisière d'un taillis  
 La sombre Jusquiame à côté d'un Orchis,  
 Elevoit tristement sa tige vénéneuse  
 Et d'une fleur livide et ténébreuse,  
 Découvroit les profonds replis.  
 De pâtres une longue file  
 Sur de rustiques chars conduisoient à la ville,  
 Une riche moisson de légumes, de fleurs;  
 Fruits du travail, luxe de la nature,  
 Trésors des champs et leur parure.  
 O regardez nos pauvres sœurs!  
 Disoit la Jusquiame, ô malheureuses plantes!  
 C'en est donc fait et ces fleurs si charmantes,  
 Loin de nous hélas! pour jamais,  
 Vont habiter les fastueux palais!  
 Que je les plains! briller et plaire,  
 Voilà leur destin désormais;  
 A ce vain éclat je préfère,

---

\*) Le Nénuphar ainsi que plusieurs autres plantes se cache  
 durant la nuit sous les eaux et reparoit à leur surface  
 aussitôt que le soleil se montre à l'horizon.

Les douceurs de l'aimable paix.

C'est loin du tumulte du monde,

Au fond d'une retraite et tranquille et profonde,

Que de soi-même on peut jouir.

Dans les cités comme une ombre légère,

Le bonheur fuit quand on croit le saisir,

Dans les trompeuses cours il n'est qu'une chimère,

Mais dans les champs il vient s'offrir.

Il est vrai, dit l'Orchis, ce discours est très sage,

Cependant j'en dois convenir,

Il me plairoit bien d'avantage,

S'il venoit de toute autre fleur;

Car entre nous (excusez ma candeur)

C'est lorsqu'on possède en partage,

Les dons brillans de la beauté,

Ou de grandes vertus, ou du moins la bonté

Qu'il sied bien d'être un peu sauvage.

Nous admirons l'humilité,

De la timide Violette,

Il est beau d'aimer la retraite,

Et de chercher l'obscurité,

Lorsqu'on pouroit avoir de la célébrité.

Mais quand on est laide et méchante,

Et dangereuse et malfaisante,



Ces discours, cette austérité,  
 Ne montrent que la vanité,  
 D'une odieuse hypocrisie,  
 Qui sous le beau manteau de la philosophie,  
 Voudroit envain déguiser l'âpreté,  
 D'une sombre misantropie.  
 Croyez moi la félicité,  
 Peut se trouver partout, si l'on est estimable,  
 Tandis que le repos, ce bien si désirable,  
 Est ravi pour toujours à la méchanceté.

---

LA CUSCUTE, LE LIERRE ET  
 L'ARBRE. \*)

---

Dans un des beaux jours de l'été,  
 Une Cuscute encore attachée à la terre,  
 Grimpoit avec timidité,  
 Sur un Chêne à la tête altière.

---

\*) La Cuscute plante parasite a une singularité très remarquable, c'est qu'au lieu de naître sur une autre plante, elle croît d'abord sur la terre à laquelle elle tient par une petite racine; ensuite elle s'attache à une plante étrangère, et lorsqu'elle y a établi sa racine se dessèche et meurt. Il me semble (ce qui à ma connoissance n'a pas été remarqué) que cette plante singulière est l'anneau qui unit les plantes qui croissent dans la terre aux plantes parasites qui n'ont point de racines.

En cheminant elle aperçoit le Lierre,  
 Au tronc de l'arbre se collant,  
 Ah! dit-elle, bonjour mon frère,  
 Mais permets moi de te dire en passant,  
 Que plus je te contemple et plus je t'examine,  
 Et moins je te trouve prudent.  
 Regarde moi j'ai toujours ma racine,  
 Qui pouroit me servir en cas d'événement;  
 Tu raisonnes fort sensément;  
 Reprit le Lierre et cette prévoyance,  
 Fait honneur à ton jugement.  
 Mais de nos deux instincts connois la différence:  
 Tu ne viens ici seulement,  
 Que pour ton intérêt; moi j'y suis mon  
 penchant.  
 Le sentiment et la reconnoissance,  
 Réglent mes actions, disposent de mon sort,  
 Avec abandon je m'attache,  
 Et je ne crains, ni les vents, ni la hache,  
 Ni les tempêtes, ni la mort.  
 — C'est fort bien dit, mais si l'arbre succombe,  
 S'il se déracine et s'il tombe,  
 Alors que feras tu? — quoi donc? je le suivrai,  
 Et s'il périt, je périrai.



Tout cela seroit admirable,  
 Repliqua l'odorante fleur,  
 Si moins austère et plus aimable,  
 Vous aviez l'art, mon cher docteur,  
 En faisant tant de bien de paroître agréable.

La Tubéreuse avoit raison,  
 Vous auteurs qui voulez instruire,  
 Profitez de cette leçon.  
 Songez bien que pour nous reduire,  
 A préférer les routes du devoir,  
 Il faut ne laisser qu'entrevoir,  
 Le dessein de nous y conduire.  
 Nous nous révoltons aisément,  
 Contre un guide sévère, orgueilleux et pédant,  
 Pour nous bien éclairer, il faudroit nous  
                                          séduire;  
 L'homme volage, indépendant,  
 Craint surtout l'ennui, fuit la gêne,  
 On ne peut le mener, encor moins l'asservir,  
 Il faut lui plaire, il veut bien qu'on l'en-  
                                          traine,  
 Par le doux attrait du plaisir.



L'ENFANT, LE PEDAGOGUE ET  
LA FIGUE. \*)

Dans une rue un jeune enfant,  
Suivi de près par son pédant,  
S'arrête tout à coup et tressaille de joie!  
Une figue à ses pieds! . . . ô quelle douce  
proie!

Une figure bien grosse et bien mure, l'enfant  
S'en saisit précipitamment,  
Lors, le mentor avec sagesse,  
Lui tint ce discours éloquent:  
Que faites vous , quelle bassesse!  
Quoi ne vous souvenez vous plus,  
Qu'une des plus belles vertus,  
Est la prudente tempérance,  
Et que pour tout être qui pense,  
La gourmandise est un vice honteux,  
Aussi plat qu'il est odieux?

Quoi pour vous corriger vainement je tra-  
vaille! . . . .

\* ) J'ai trouvé ce trait dans les *histoires diverses* d'Elion.

Après ce beau sermon le pédant arracha,  
 A ce pauvre enfant sa trouvaille,  
 Et tout aussitôt la mangea.  
 Combien d'instituteurs pareils à celui là!

Ce trait fallôt nous fournit matière ample,  
 A réfléchir, comme Elien le dit.  
 Un très grand sens, se trouve en ce récit,  
 Que fait la leçon sans l'exemple?

---

LA ROSE BLANCHE ENTÉE SUR  
 LE HOUX. \*)

---

Sur le Houx sombre et piquant,  
 Est ce toi que je découvre  
 Et qui péniblement entrouvre,  
 Un calice languissant?  
 Toi jadis l'ornement des corbeilles de Flore,  
 Toi rivale du Lys jaloux de ta blancheur,  
 Qu'est devenu l'éclat de ta douce fraîcheur?

---

\*) Bomare assure que le rosier blanc enté sur le houx produit des roses vertes. Voy. le dict. d'hist. naturelle.

L'ENFANT, LE PEDAGOGUE ET  
LA FIGUE. \*)

---

Dans une rue un jeune enfant,  
Suivi de près par son pédant,  
S'arrête tout à coup et tressaille de joie!  
Une figue à ses pieds! . . . . ô quelle douce  
proie!

Une figue bien grosse et bien mure, l'enfant  
S'en saisit précipitamment,  
Lors, le mentor avec sagesse,  
Lui tint ce discours éloquent:  
Que faites vous , quelle bassesse!  
Quoi ne vous souvenez vous plus,  
Qu'une des plus belles vertus,  
Est la prudente tempérance,  
Et que pour tout être qui pense,  
La gourmandise est un vice honteux,  
Aussi plat qu'il est odieux?  
Quoi pour vous corriger vainement je tra-  
vaille! . . . .

---

\*) J'ai trouvé ce trait dans les *histoires diverses* d'Elie,

Après ce beau sermon le pédant arracha,  
 A ce pauvre enfant sa trouvaille,  
 Et tout aussitôt la mangea.  
 Combien d'instituteurs pareils à celui là!

Ce trait fallôt nous fournit matière ample,  
 A réfléchir, comme Elien le dit.  
 Un très grand sens, se trouve en ce récit,  
 Que fait la leçon sans l'exemple?

---

### LA ROSE BLANCHE ENTÉE SUR LE HOUX. \*)

---

Sur le Houx sombre et piquant,  
 Est ce toi que je découvre  
 Et qui péniblement entrouvre,  
 Un calice languissant?  
 Toi jadis l'ornement des corbeilles de Flore,  
 Toi rivale du Lys jaloux de ta blancheur,  
 Qu'est devenu l'éclat de ta douce fraîcheur?

---

\*) Bomare assure que le rosier blanc enté sur le houx produit des roses vertes. Voy. le dict. d'hist. naturelle.



Dis-moi quel destin que j'ignore,  
 Sur cet arbre étranger te fixe tristement,  
 Dis-moi quel malheur si pressant,  
 Te reverdit, et décolore  
 De ton disque argenté l'émail éblouissant.  
 Ainsi parloit une Rose attendrie,  
 A sa sœur pour toujours unie,  
 Au triste Houx, dont l'aspect repoussant,  
 Effraye Iris, Aminte, et même le passant.  
 Hélas! répond la fleur infortunée,  
 Pour le bonheur sans doute j'étois née,  
 Mais l'avarice a causé mon tourment  
 Et sans consulter mon penchant,  
 Un cruel jardinier trompant mon espérance,  
 Forma la funeste alliance,  
 Qui me lie et m'enchaîne à cet arbre odieux!  
 Malgré mon destin rigoureux,  
 Je ne maudirai point l'auteur de ma souffrance,  
 Je me souviens encor, qu'aux jours de mon enfance  
 Il prodigua des soins touchans et généreux.  
 Mais je désire au moins que mon sort déplorable,  
 Soit une leçon profitable  
 Pour les jardiniers orgueilleux,

Qui puisse réprimer en eux,  
D'une cupidité coupable,  
Les vains désirs ambitieux.

Pères, parens, c'est à vous que s'adresse,  
De ce discours le véritable sens,  
Sachez le méditer. Toujours pour vos enfans,  
Pour leur hymen, consultez la tendresse  
Assortissez et les mœurs et les goûts.  
Et n'unissez j'amaïs la Rose avec le Houx.

---

### LE CERISIER NATUREL ET LE CERISIER à FLEURS DOUBLES. \*)

---

Il est une heureuse culture,  
Qui doucement secondant la nature,  
La consulte et la suit pour ne pas s'égarer;  
Un jardinier habile et sage,  
Sait l'embellir sans l'altérer,  
Si plus ambitieux il osoit d'avantage,  
Il se repentiroit de sa témérité.  
Dieu nous donna la noble faculté,  
De cultiver et d'orner son ouvrage;

---

\*) On sait que les Arbres à fleurs doubles sont stériles.

Mais il nous prescrivit de suivre son dessein,  
De n'y porter qu'une timide main,  
D'exécuter avec prudence,  
Le plan conçu dans sa sagesse immense.  
A l'extrémité d'un jardin,  
Se trouvoient près d'une fontaine,  
Deux Cerisiers fleuris: l'un entr'ouvroit à  
peine,  
De son jeune bouton le calice naissant,  
Et déployoit modestement,  
Sa tendre fleur simple et champêtre.  
L'autre plus avancé s'empressoit de paroître,  
Et d'étaler arrogamment,  
Les feuilles doubles et nombreuses,  
De toutes ses fleurs orgueilleuses.  
Est-il bien vrai, dit-il à son voisin,  
Que nous soyons d'une espèce semblable?  
Et te paroît-il concevable,  
Que, nés dans le même jardin,  
Nous ayons tous deux le même âge?  
Regarde donc mes fleurs et mon feuillage;  
J'ai tous les charmes du printemps;  
Et tes foibles boutons, honteux et languissans,  
Sont presque tous fermés; mais il est assez sage,  
De se cacher et d'être un peu sauvage,  
Lorsqu'on est dépourvu d'éclat et de beauté,

Et qu'on ne possède en partage,  
 Que l'humble médiocrité.  
 Je le vois bien, mes fleurs te paroissent difformes,  
 Répondit le modeste et simple Cerisier;  
 Je fus soigné pourtant par un bon jardinier!  
 Mais qui ne s'attache qu'aux formes,  
 Et veut alors nous comparer,  
 Doit en effet te préférer.  
 Malgré l'extrême différence,  
 De nos destins, de nos penchans,  
 Je suis ton frère, je le sens! . . . .  
 Je ne puis envier ta brillante apparence,  
 Et tous ces dons éblouissans,  
 Qui te rendent si fier. Ta seule jouissance,  
 Est d'attirer les regards du passant,  
 Je suis un objet d'espérance,  
 Et tu n'est qu'un vain ornement.  
 Quelle sera ton existence,  
 Lorsque sur la fin du printems,  
 Toutes ces fleurs épanouies,  
 Eparses sur la terre et le jouet des vents,  
 Seront détruites ou flétries?  
 Tu brilles, il est vrai, d'un éclat radieux,  
 Tes rameaux élégans font le charme des yeux;  
 Mais cependant, daignes me croire,  
 Ami, la véritable gloire,



Est d'être utile au sol qui nous produit.  
 Ta stérile beauté, ta frivole parure,  
 Trompent le vœu de la nature:  
 Tu ne porteras point de fruit!

---

### LE SASSAFRAS ET LA VIGNE.

---

Romance sur l'air *Vous qui du vulgaire stupide*, ou sur l'air  
 de *Gabrielle de Vergy*.

Auguste et tranquille patrie  
 Des mœurs et de la liberté,  
 Terre vénérable et chérie,  
 Où régne l'hospitalité;  
 Amérique heureuse contrée,  
 Puissent vos enfans à jamais,  
 Conserver l'olive sacrée,  
 Gage et fruit de l'aimable paix.

Ah! combien de fois ma pensée,  
 Franchissant l'espace des mers,  
 Sur vos rives s'est élancée,  
 Et pénétra dans vos déserts;

Ils sont livrés à la nature,  
L'homme ne suit point d'autres loix,  
Trouvant dans cette source pure,  
Et son bonheur et tous ses droits.

O vous peuple antique et sauvage,  
Du Canada fiers habitans,  
Transmettez vos mœurs d'âge en âge,  
A vos fortunés descendans,  
Ah! conservez votre ignorance,  
N'enviez point nos arts trompeurs;  
Qu'a produit l'humaine science?  
De noirs forfaits et des erreurs.

Mais dans ce nouvel Hémisphère,  
Je vois encore un peuple heureux,  
Il est unique sur la terre,  
Il est instruit et vertueux;  
Prodige éclatant du génie,  
De Vasinghton et de Franclin,  
O puissiez vous dans ma patrie,  
Reproduire un si beau destin.

En attendant ces jours de gloire  
Restons aux bords américains,  
Que le sentiment, la mémoire,  
Servent à calmer nos chagrins;

Je veux tracer une peinture,  
 Faite pour les sensibles cœurs,  
 Et d'un pinceau sans imposture  
 Emprunter les traits enchanteurs.\*)

Loin des murs de Philadelphie  
 Au milieu des vastes forêts,  
 Dans une retraite chérie,  
 Un père heureux vivoit en paix;  
 Disciple aimé de la nature,  
 Il en eut les dons bienfaisants,  
 Un esprit juste, une ame pure,  
 Des champs féconds et des enfans.

Avec son enfant la plus chère,  
 L'objet de son plus tendre amour,  
 Avec sa Fanny ce bon père,  
 Dans les bois se trouvoit un jour.  
 Tout à coup s'offrit à sa vue,  
 Un phénomène intéressant,  
 Dont aussitôt son ame émue,  
 Saisit le rapport si frappant.

---

\*) Le trait de la vigne et du sassafras est pris des lettres  
 d'un *Cultivateur américain*, par Mr. de St. John de  
 Crevecoeur.

O Fanny! ma fille chérie,  
 O vois, dit-il, ce Sassafras,  
 Recevant la Vigne chérie,  
 Qui lui tendit ses foibles bras;  
 Cette jeune Vigne rampante,  
 Manquant de force et de vigueur,  
 Eut toujours été languissante,  
 Sans cet arbuste protecteur.

Ainsi ta foible et tendre enfance,  
 Cherche et trouve en moi son soutien,  
 L'amour et la reconnaissance,  
 Font entre nous un doux lien.  
 Cet arbre nous offre l'emblème,  
 Du plus sublime sentiment,  
 Qu'il appartienne à ce que j'aime,  
 Je le consacre à mon enfant.

En effet ce sensible père,  
 Transplante aussitôt dans son champ,  
 Et l'arbre et la Vigne si chère,  
 De Fanny simbole touchant:  
 Deviens, dit-il, pour ma famille,  
 L'azile sacré du repos,  
 Puissent les enfans de ma fille,  
 Croître à l'ombre de tes rameaux.



Sois encor l'arbre tutélaire,  
 Des tendres oiseaux de ces lieux,  
 De leurs amours dépositaire,  
 Cache leurs nids à tous les yeux;  
 Puisse la colombe timide,  
 Fuyant une cruelle main,  
 Pour tromper la flèche rapide,  
 Trouver un refuge en ton sein.

Depuis ce paternel hommage,  
 On a vu dans ces champs heureux,  
 Vingt fois reverdir le feuillage,  
 De cet arbre si précieux.  
 Le décorer d'une guirlande,  
 Pour moi seroit un doux plaisir,  
 Mais je charge de mon offrande,  
 L'aile légère du Zéphir.\*)

O tems, dans ta course homicide,  
 Détruis les œuvres de l'orgueil,  
 Frappes l'altière Pyramide,  
 Des rois d'Egypte le cercueil,

---

\*) Ces deux derniers vers sont allusion à l'envoy de cette romance en Amérique.

Anéantis le vain ouvrage,  
Des tyrans et de leurs flatteurs.  
Ces monumens de l'esclavage,  
Ces débris des fausses grandeurs.

Mais rends encor plus vénérable,  
De cet arbuste la beauté,  
Donnes lui l'empreinte honorable,  
D'une fameuse antiquité.  
Que jamais ta faux meurtrière,  
N'attaque son tronc respecté,  
Durcis son écorce légère,  
Laisses lui l'immortalité.

---

Fin de l'herbier moral.

Amant, je t'en prie  
Des larmes et de leurs tristesses  
Ces moments de tristesse  
Ces heures des larmes et des tristesses

Mais, quand tout sera fini  
De ce monde à jamais  
Donne-moi l'empire des tristesses

D'une larme et d'un soupir  
Que j'aime à tant me voir  
N'importe son nom et son âge  
D'un son et d'un regard  
Laisse-moi l'empire des tristesses

Amant, je t'en prie  
Donne-moi l'empire des tristesses  
Fin de l'histoire

Amant, je t'en prie  
Donne-moi l'empire des tristesses  
Fin de l'histoire

POESIES FUGITIVES.



POESIES FUGITIVE

*POESIES FUGITIVES.*

---

## VERS

à LADY EDWARD FITZ-GERALD

en lui envoyant un tableau représentant un  
Autel sur lequel brûloit de l'encens.

---

Sur cet Autel avec transport,  
Où je rends l'Amitié l'arbitre de mon sort,  
Lui consacrer toute ma vie,  
Conserver jusques à la mort,  
Les tendres sentimens dont mon ame est remplie,  
Ne désirer jamais d'autre bonheur,  
Voilà tous les sermens où s'engage mon cœur.

AUTRES VERS A LA MEME  
SUR LE MEME SUJET.

---

**I**dole de mon cœur, doux charme de ma vie,  
Pure et tendre amitié, sentiment immortel,  
Toi, qu'on ignore ou qu'on oublie,  
Sur cette terre ingrate il te reste un autel!  
C'est celui des vertus, en les rassemblant toutes  
Combien tu leur donnes d'attraits!  
Viens, descens des célestes voutes,  
Adoucis nos destins, daignes rendre à jamais,  
L'Encens que nous t'offrons digne de les  
bienfaits.

## ROMANCE

faite en 1794 dans le couvert de Bremgarten  
et envoyée

à LADY EDWARD FITZ-GERALD.

---

Sur l'air fait par l'auteur de la *Romance de Lancelot* dans les  
Chev. du Cygne, et dont la musique est gravée.

Où le bonheur, o mon amie!  
N'est fait que pour les tendres cœurs,  
Le doux sentiment qui nous lie,  
Malgré l'absence et mes malheurs,  
M'attache toujours à la vie,  
Et calme mes vives douleurs.

De l'amitié charme suprême!  
J'ai pu supporter tant de maux!  
Je trouve dans l'absence même,  
Des plaisirs touchans et nouveaux,  
En consacrant à ce que j'aime,  
Et mes loisirs et mes travaux.

Je ne vois plus ton doux visage,  
Mais ce portrait si précieux,  
De l'amitié ce tendre gage,  
Sait te reproduire à mes yeux,  
Et je contemple ton image,  
Dans tous les tems dans tous les lieux.

Je n'entends plus ta voix chérie,  
 Dont pour moi le son enchanteur,  
 Etoit la plus douce harmonie,  
 A mon oreille et pour mon cœur!  
 Mais quel regret trouble ma vie,  
 Lorsque je songe à ton bonheur!

La douleur m'avoit fait suspendre,  
 Aux tristes rameaux d'un cyprès,  
 Cette lyre plaintive et tendre,  
 Qui n'exprimoit que des regrets,  
 Je ne voulois plus la reprendre,  
 Et l'oubliois dans nos forêts. \*)

Mais des arts l'agréable étude,  
 Fait ton plus doux amusement,  
 Et pour toi dans ma solitude,  
 Je cultive chaque talent,  
 Je charme mon inquiétude,  
 Et me console en te chantant.

De mon pays je suis bannie,  
 Par la plus injuste rigueur,  
 Que m'importe la calomnie!  
 Ce que j'aime connoît mon cœur;  
 Tu vis en paix dans ta patrie,  
 Et je jouïs de ton bonheur.

---

\*) J'allois quelque fois me promener dans une forêt de sapins  
 et de cyprès.



## ROMANCE

faite pour Mme de Valence dans l'année 1796,  
 en lui envoyant une miniature représentant  
 un Emblème de *l'Espérance*.

Sur l'air: *Que ne suis je la fougère.*

De ma sévère patrie,  
 Je respecte les décrets.  
 Ainsi que ma Pulchérie,  
 Je souscris à ses arrêts.  
 Obéissante victime,  
 Sans plainte et non sans regrets,  
 Puisqu'une lettre est un crime,  
 Je n'en écrirai jamais.

Mais les arts chers à la France,  
 N'ont point de nouvelles loix;  
 Grace au ciel, nulle sentence  
 Ne les prive de leurs droits.  
 Et l'aimable poésie,  
 L'art d'Apelle et de Zeuxis,  
 Les doux sons de l'harmonie,  
 Ne peuvent être proscrits.

Quoi! le chantre de la Thrace,  
 Sut pénétrer chez les morts,  
 Pluton même lui fit grace,  
 En faveur de ses accords.  
 Son audace fut extrême,  
 Elle ne m'étonne pas,  
 Car pour revoir ce que j'aime,  
 Je braverois le trépas.

Ah! d'un destin si propice,  
 Puis je espérer la douceur,  
 Non, de l'époux d'Euridice,  
 Je n'ai point l'art enchanteur.  
 Mais il dut gagner Cerbère,  
 Et l'inflexible nocher; . . . .  
 François est on téméraire,  
 Lorsqu'on cherche à vous toucher?

O toi chère Pulchérie,  
 Reçois cet emblème heureux,  
 Et que ton ame attendrie,  
 S'unisse à moi par ses vœux.  
 Malgré la dure défense,  
 Dont mon cœur est si blessé,  
 Je puis t'offrir l'espérance,  
 Le seul bien qu'on m'ait laissé!

Fais moi rendre la patrie,  
 Où je te donnai le jour,  
 Dans cette terre chérie,  
 Presse mon heureux retour.  
 C'est là, que je te vis naître,  
 J'y veux avoir mon tombeau,  
 O mon enfant il doit être, . . .  
 Aux lieux où fut ton berceau.

## LES DEUX SŒURS,

Romance envoyée à mes petites filles, et faite  
pour être chantée par elles,

---

*Sur l'air de Gabrielle de Vergy.*

Dans tous les instans de la vie,  
L'Amitié fait notre bonheur;  
Surtout lorsqu'on a pour amie,  
Une sensible et tendre sœur,  
Ah! que cette amitié si chère,  
Qui nous unit dès le berceau,  
Embellissant notre carrière,  
Ne se termine qu'au tombeau.

La trame de nos destinées,  
Se compose d'un seul tissu,  
Aux mêmes lieux nous sommes nées,  
Le même sein nous a conçu.  
Le même lait, de notre enfance,  
Fut l'aliment et le soutien,  
Et la même reconnoissance,  
Anime ton cœur et le mien.\*)

---

\*) Madame de Valence a nourri ses enfans.

Des soins de la plus tendre mère,  
Nous jouissons également;  
Et de notre vertueux père,  
Nous déplorons l'éloignement.  
Mais nous chérissons la patrie.  
Et nous répétons toutes d'eux,  
Notre père l'a bien servie,  
Ce souvenir le rend heureux.

De l'instruction salutaire,  
Qui nous guide, qui nous conduit,  
Qui nous réprime et nous éclaire,  
Nous recueillons le même fruit,  
Et quand nous pouvons satisfaire,  
A ce qu'on exige de nous,  
Un seul baiser de notre mère,  
En devient le prix le plus doux.



VERS A M<sup>me</sup>. S<sup>us</sup>. M\*\*\*

en lui envoyant un petit tableau de mon ouvrage  
composé de fleurs naturelles conservées  
et appliquées sous un cristal.

---

Savoir conserver à jamais,  
Des fleurs la beauté fugitive,  
Et leur éclat et leurs attraits,  
C'est du T<sup>em</sup>s émousser les traits;  
C'est briser sa faux destructive.  
Je ne me flatte point d'avoir reçu des cieux,  
Ce rare et brillant avantage.  
Ah! ce talent si précieux,  
C'est vous qui l'eutes en partage,  
Et ce Tableau n'offre à vos yeux,  
Que votre art et que votre image.

## VERS à \*\*\*\*

qui fait des Vers depuis l'age de huit ans et qui  
m'avoit adressée une Epitre charmante dans  
laquelle elle se plaignoit des Muses.

Contre les neuf sœurs immortelles,  
Que de murmures indiscrets!  
Eh! quoi donc vous osez contre elles,  
Employer leurs propres bienfaits?  
Vous leur devez l'art de séduire  
Et d'intéresser tous les cœurs,  
Et sur cette brillante lyre,  
Que vous tenez de leurs faveurs,  
D'elles on vous entend médire,  
Et vous plaindre de leurs rigueurs! . . .  
Leurs mains dès votre tendre enfance,  
Ont sur votre berceau répandu mille fleurs,  
Prodige heureux de leur puissance,  
Oui; même avant l'adolescence,  
Vos timides accens furent mélodieux,  
Et dans cet age d'ignorance,  
Vous parliez la langue des dieux;  
Ah! paroître oublier tant de dons précieux,  
C'est manquer de reconnoissance.

IMPROMPTU FAIT POUR  
SON ALT. ROYALE MADAME LA  
PRINCESSE DE HESSE-CASSEL,\*)

qui me demanda mon *livre de Souvenirs* qu'elle  
vouloit parcourir. Je l'envoyai chercher et sur  
le champ j'écrivis sur un des feuillets les noms  
de la Princesse, du Prince, et ceux de  
leurs enfans avec les vers suivans.

---

Les graces, la douceur, l'esprit et la bonté  
La vertu, le savoir, les talens, le courage,  
l'indulgente affabilité,  
Quel heureux et rare assemblage,  
Des dons les plus brillans, et les plus précieux! ...  
Ah! regardez bien cette page,  
Et ces illustres noms l'offriront à vos yeux. (\*\*)

---

\*) Sœur du Roi de Dannemark.

\*\*) Cet impromptu est bien médiocre; mais il a le mérite si rare (surtout en poésie) de contenir en peu de mots l'éloge le plus sincère et le mieux fondé. J'ai passé 18 mois dans une chaumière à cinq lieues de cette cour aimable et bienfaisante, que je n'ai eu l'avantage d'admirer de près, que parceque j'y fus positivement appelée dès les premiers jours de mon arrivée: j'obeis avec reconnaissance à un ordre aussi exprès qu'inattendu, mais je crus avoir acquis par cette preuve de respect la liberté de ne plus quitter ma chaumière, en effet malgré les témoignages les plus flatteurs d'une bonté sans bornes, et les invitations réitérées de retourner à la cour, rien n'a pu m'arracher de ma profonde solitude. C'est ainsi que je penserai et que j'agirai dans tous les pays où ma destinée me conduira. Je n'aime que l'étude, les arts, la retraite et la paix, et je ne démentirai jamais ce caractère.

## VERS

faits au mois de Décembre 1796, sur le cadran  
Solaire placé dans le jardin d'un laboureur.

---

**E**h quoi déjà s'efface l'ombre,  
Qui marquoit l'heure, et la nuit sombre,  
Déjà la dérobe à nos yeux,  
En déployant ses voiles ténébreux.  
Ornement des célestes voutes  
Soleil, pourquoi disparois tu?  
Pourquoi ne plus tracer des heures qui sont  
toutes,  
Pour le travail et la vertu?

RÉPONSE DE MADAME DE GENLIS,  
A DES VERS SUR SES MAUX  
D'YEUX.

---

Malgré votre épître élégante,  
Je crois mes yeux très innocens,  
Et d'eux je dois être contente,  
Puisqu'ils ont inspiré des vers aussi charmans,  
A la muse aimable et piquante,  
Qui, sachant varier ses accords et ses chants,  
Souvent noble et touchante, et quelque fois légère,  
Sur tous les tons ne peut manquer de plaire,  
J'en conviendrai pourtant : il est vrai que jadis,  
Ces pauvres yeux furent assez jolis :  
Ils devoient l'être alors. L'erreur enchan-  
teresse,  
De la douce et vive jeunesse,  
Les rendoient si brillans ! ils voyoient tout en  
beau :  
De l'univers entier, de chaque objet nouveau,  
N'apercevant que les surfaces,  
Séduits par l'apparence et surtout par les graces,  
Ils admiroient avec simplicité,  
Et jouissoient avec sécurité,  
Des vains plaisirs que l'ignorance,  
Assure à la crédulité.



Mais la triste expérience,  
 Brise enfin ce prisme heureux,  
 De la naïve innocence,  
 Le bien le plus précieux.  
 Depuis ce tems rempli de charmes,  
 O combien j'ai versé de larmes! . . .  
 Il n'est de jolis yeux que les yeux abusés,  
 Dès qu'ils sont clairvoyans, hélas! ils sont usés.  
 Le jour si pur de la naissante aurore,  
 Sait embellir tous les objets;  
 Il les anime, il les colore,  
 Par le prestige heureux de ses brillans reflêts;  
 Lueur trompeuse et séduisante,  
 Faite pour éclairer l'amour!  
 Du flambeau de ce dieu la flamme vacil-  
     lante,  
 S'évanouit à l'aspect du grand jour.  
 Mais alors l'amitié constante,  
 Avec éclat brille et nous luit.  
 Son feu jamais ne s'évapore,  
 Tout l'entretient et rien ne le détruit.  
 Au soir il se réchauffe encore,  
 Pour nous consoler de la nuit.

## VERS

à une jeune Demoiselle qui avoit envoyé  
à l'auteur une écritoire.

---

Sur mon bureau je placerais,  
Cette écritoire si chérie;  
Et jamais je n'y tremperai,  
Les pinceaux de la raillerie.  
Jamais je ne m'en servirai  
Pour refuter la calomnie,  
Pour lancer avec ironie,  
Un trait satyrique et mordant,  
Ou pour peindre avec énergie,  
Le caractère d'un méchant.  
O Caroline, en regardant,  
Ce don d'une amitié touchante,  
Je croirai voir au même instant,  
Non la muse la plus savante,  
Mais la plus jeune et la plus attrayante,  
Au doux regard, au corsage élégant,  
Compagne de l'heureuse enfance,  
De ses jeux ingénus formant l'amusement,  
Celle enfin qui préside à l'aimable innocence.

C'est elle que j'invoquerai,  
Lorsqu'avec une ame attendrie,  
Et livrée à mon vrai génie,  
Sur ma harpe je chanterai,  
Et l'amour filial, et l'amitié fidèle,  
Et la grâce toujours nouvelle,  
Que donne la pudeur unie à l'enjouement.  
Ah! cette peinture si belle,  
Ce tableau pur et ravissant,  
Je le ferai facilement;  
Ma muse sera mon modèle.

# L'ELISÉE DES OISEAUX, OU L'ORNITHOLOGIE POÉTIQUE.

Vers adressés à Elisa, sur la mort de son serin \*).

Celui qui dans un hermitage,  
De la tendre amitié brise les doux liens,  
Vit en moine plutôt qu'en sage.  
Ces nœuds si chers sont les seuls biens  
Qui m'attachent encor au monde;  
Et dans ma retraite profonde,  
Je partage de mes amis  
Et les plaisirs et les ennuis.  
Je sais que votre ame attendrie  
Gémit toujours des sévères destins  
Du plus aimable des sérins;  
Consolez vous, o mon amie.  
Je vais dévoiler à vos yeux,  
De l'antique mythologie  
Des mystères nouveaux, étonnans, curieux,  
Qui doivent adoucir votre mélancolie.  
J'ai trouvé dans un manuscrit,  
Bien vieux, bien grec, bien authentique,  
La preuve entière et sans réplique

---

\*) C'étoit un serin femelle qui mourut de la douleur que lui causa un accident qui renversa son nid et brisa ses œufs.

D'un fait depuis longtems écrit  
 Par un savant illustre et respectable, \*)  
 Qu'en vain Descartes contredit.  
 Les bêtes ont une ame! . . o prodige incroyable!  
 En voyant la stupidité  
 De certains animaux, j'en ai souvent douté.  
 Ces animaux n'étoient pas quadrupèdes,  
 Encor moins des oiseaux, c'étoient de lourds  
 bipèdes,  
 Dont l'arrogance et la méchanceté  
 N'autorisoient que trop mon incrédulité.  
 En dépit de la vraisemblance,  
 Il faut se rendre à l'évidence.  
 Ainsi donc, Elisa, cessez  
 De pleurer une mort plutôt digne d'envie.  
 L'objet de tant d'amour et de soins empressés,  
 Après une si belle vie,  
 Devoit trouver la paix, la gloire et les plaisirs.  
 Aux champs Eliséens, porté par les Zéphirs,  
 Ce Canari charmant dont vous futes chérie,  
 Voltige entre *Vert Vert* et l'oiseau de Lesbie,  
 O champs favorisés des Dieux!  
 Où jamais les brouillards n'obscurcirent les cieux,

---

\*) Le père Bougeant, Jésuite, auteur de *l'amusement philosophique sur le langage des bêtes*.



Où la passagère hirondelle  
Ayant perdu le goût qui nâquit avec elle,  
Fixée enfin pour ne jamais changer,  
Ne songe plus à voyager.  
Là sous un ciel serein, sous d'immortels feuil-  
lages,  
Ombrageant un brillant gazon  
Parsemé de millet, de mousse, de mouron,  
On ne voit ni pièges, ni cages.  
Sans alarmes, sans soins, dans une aimable  
paix,  
On y chante l'amour et ses plus doux bienfaits,  
Sans redouter les serres homicides  
Du vautour dévorant,  
Ni les rêts dangereux et les flèches perfides  
De l'homme encor plus malfaisant.  
De cette demeure sacrée,  
Les destins pour toujours ont interdit l'entrée  
Aux sombres oiseaux de la nuit,  
Qui fuyant le jour et le bruit,  
Par des champs funèbres, sauvages,  
Sont du malheur les sinistres présages.  
De ce décret si rigoureux  
L'oiseau seul de Pallas excepté par les dieux,  
Ne subit point la honte extrême:  
Minerve en fit un glorieux emblème.

Ce choix bizarre et surprenant,  
Fut fait dans un accès de profonde tristesse;

On sait assez que la sagesse  
Doit, hélas! en secret s'affliger trop souvent....  
De ces champs fortunés jamais les beaux rivages  
Ne virent ces oiseaux d'un instinct destructeur,  
Qui portant avec eux l'épouvante et l'horreur,  
Comme tant de héros, objets de nos hommages,  
N'exercent leur valeur que par d'affreux ravages.

La buse, le milan, l'intrépide faucon,  
Le cruel épervier, en ruses si fécond,  
Sont à jamais exclus de ces divins boeages.

Cependant du maître des Dieux  
L'oiseau terrible et généreux,  
L'aigle admis dans ces doux aziles,  
Devoit avoir ce privilège heureux.

Mais avec des mœurs plus tranquilles,  
Conservant sa noble fierté,  
Il y perd sa férocité;

Et renonçant à l'aveugle manie  
D'abuser de la force et de l'autorité,

Il y règne sans tyrannie.  
Quant à l'importun perroquet,  
Il n'habita jamais cette rive fleurie,  
Que depuis les vers de Gresset,

On assure encor que la pie  
 Babillarde et voleuse, en fut toujours bannie:  
 Elle a trop mérité cet équitable arrêt  
 Par ses vices et son caquet.  
 Mais vous, tendres oiseaux, intéressans modèles  
 Des plus sublimes sentimens,  
 Peuples des airs, hôtes charmans,  
 De ces demeures éternelles,  
 C'est pour vous seuls que les Dieux bienfaisans  
 Ont créé ces lieux ravissans.  
 O Muses, à ma voix fidèles,  
 Venez me transporter, Déesses immortelles,  
 Dans ce séjour délicieux!  
 Votre coursier audacieux  
 Avec lui m'élevant aux voutes azurées,  
 De ces régions éthérées  
 Peut m'ouvrir les chemins heureux....  
 O bonhenr, o suprême gloire!  
 Dieux éternels, puis je le croire!....  
 D'un élan plus prompt que l'éclair,  
 Traversant les plaines de l'air,  
 Pégase m'entraîne éperdue!....  
 Son vol rapide, impétueux,  
 En me transportant jusqu'aux cieux,  
 A fait disparaître à ma vue  
 Lè terrestre séjour des mortels malheureux.

Je vous vois donc enfin, demeures fortunées,  
 Vastes jardins, bois émaillés de fleurs,  
 Charmans vergers et bosquets enchanteurs!

Non, je n'envierai plus les grandes destinées  
 Du volage amant de Didon:

Dans les sombres états du ténébreux Pluton,  
 Il vit des ombres plus fameuses.

Mais moins pures et moins heureuses.

Hélas! les insensés, les frivoles humains  
 Ne peuvent être en paix aux champs Eliséens,  
 Qu'en oubliant leur vie entière!

Par un bienfait des Dieux, du Léthé l'onde  
 amère

Les délivre à jamais des tristes souvenirs  
 De leurs folles erreurs et de leurs vains plaisirs.  
 Pour vous, petits oiseaux, la suprême sagesse  
 Vous conserve l'instinct si pur, si précieux  
 Qui jadis vous rendit heureux.

L'excès même de la tendresse  
 Ne devint point pour vous une coupable ivresse;  
 Par le sentiment seul vous fûtes vertueux.

L'amour et la reconnoissance  
 Tracèrent vos devoirs, embellirent vos jours.

Ah! d'une si douce existence  
 Vous recevez ici la digne récompense,  
 Vous vous la rappelez et vous aimez toujours.

Mais avançons dans ces rians bocages:  
 Quels gracieux objets! . . . . que d'oiseaux, que  
 de fleurs

Confondent sur ces verts feuillages,

L'émail de leurs vives couleurs!

De la folâtre et sensible fauvette

J'entends les agréables chants:

Un peu légère et non coquette,

Elle attire par ses accens,

Sur ces lilas fleuris, une foule d'amans.

Ici sur ce myrthe repose

Un chantre plus parfait, le rossignol brillant,

Et là je vois dans le cœur d'une rose,

Du colibri le nid charmant.

Tout me présente et l'image et l'exemple

Du bonheur et du sentiment.

Heureux qui peut former ce tableau ravissant,

Heureux encor qui le contemple.

Je découvre plus loin les bois majestueux

Consacrés pour jamais aux héros de ces lieux:

Osons y pénétrer . . . . sous ces lauriers antiques

S'avancent à pas lents les ombres héroïques

De ces oiseaux si vigilans,

Libérateurs du Capitole:

Leurs cris généreux et perçans

Plus utiles que la parole,



En affranchissant leur pays  
Du joug honteux des Gaulois sanguinaires,  
Sauvèrent le dépôt des arts et des lumières

Que les Romains nous ont transmis....  
Quel est cet autre oiseau fuyant vers la prairie,  
Qui, timide et tremblant, semble vouloir cher-  
cher

Une retraite obscure au creux de ce rocher?  
Oui, je te reconnois, chaste et belle *Asterie*,  
A la douce pudeur donc tu fus embellie  
Et qui jusqu'en ces lieux a pu s'effaroucher.

Tu te crois toujours poursuivie,

Et l'instinct de la modestie

Te porte encore à te cacher \*).

Je découvre là bas sur cette herbe fleurie,

De Junon l'oiseau si vanté!

Corrigé de l'orgueil et de la vanité,

Il ne souffre plus qu'on le loue,

Et cachant même sa beauté,

Il marche avec simplicité

Sans songer à faire la roue.

Modèles si parfaits de la fidélité,  
Les tendres Alcyons vont d'une aile légère,

---

\*) La Nymphé *Astéria* fut métamorphosée en caille en fuyant les poursuites de Jupiter.

Déposer sur les flots de ce lac argenté,  
 Leur espérance la plus chère.  
 Ah! ces nids précieux par les vents respectés  
 Et dès l'aube du jour mollement humectés  
 Des pleurs de la naissante aurore,  
 Ne seront jamais agités  
 Que par les doux soupirs du jeune amant de  
 Flore \*).  
 Qu'entends je? .... en croirai je mes sens?  
 Quels sanglots étouffés et quels tristes accens!  
 C'est toi, tourterelle craintive?  
 Quoi! même ici toujours plaintive? ....  
 Non, tu ne gémis plus, c'est l'excès du bonheur  
 Qui donne encore à ta voix attendrie  
 Les sons touchans de la douleur.  
 Un sentiment profond a consacré ta vie  
 A la tendre mélancolie:  
 La crainte, un timide désir  
 T'arrache souvent au plaisir;  
 Loin de te plaindre, je t'envie:  
 Ah! savoir aimer, c'est jouir.

---

\*) Alcyone et son mari Ceix furent métamorphosés en Alcyons. Les Dieux pour récompenser leur fidélité, voulurent que la mer fut toujours tranquille, quand ces oiseaux feroient leur nid sur l'eau, où, dit-on, il les font ordinairement.

Fuyant l'éclat de la lumière,  
 Ces oiseaux de Vénus dans un buisson épais  
 Goutent à l'ombre du mystère,  
 Le charme de l'amour, les douceurs de la paix;  
 Tandis que sur cette onde claire,  
 S'élève à travers les roseaux,  
 La tête éblouissante et fière  
 Du Cygne, ornement de ces eaux.  
 Oui, je vous devois un hommage,  
 Oiseaux, des Muses révéérés ;  
 Vous, qui franchites à la nage,  
 De l'île de Délos les flots purs et sacrés,  
 En célébrant sept-fois par des chants de victoire  
 Du Dieu du jour, la naissance et la gloire.  
 Votre amour fut récompensé :  
 Apollon a voulu pour prix d'un si beau zèle,  
 Que l'on vit à jamais sur sa lyre immortelle  
 Le nombre heureux de vos chants retracé.  
 Ainsi l'aimable Polymnie,  
 Malgré son art divin, ne doit qu'à vos exploits,  
 Les doux accords et les sévères loix  
 Qu'elle prescrit à l'harmonie \*).

---

\*) Aux couchés de Latone, des Cygnes, en chantant firent  
 sept-fois le tour de Délos. Apollon, en reconnaissance  
 mit sept cordes à sa lyre et fit du Cygne l'emblème des  
 bons poètes.

Quel objet et plus noble et plus majestueux  
Vient se présenter à mes yeux ?

Oiseau sacré pour une mère,

Sublime Pélican, ah ! ton sang généreux

Ne peut s'épancher en ces lieux ;

Mais plus d'une fois sur la terre,

Ton amour paternel en épuisa tes flancs,

Pour le salut de tes enfans.

Des Dieux la justice éternelle

T'accorde le prix mérité

D'une vertu si touchante et si belle.

Combien tu dois bénir ton immortalité !

Ta famille chère et fidèle

Est réunie à jamais sous ton aile :

O suprême félicité !

Tu la verras toujours et sans craindre pour elle.

Il n'est qu'un seul oiseau dont l'instinct révéré

Au tien puisse être comparé,

C'est la Cigogne magnanime.

O symbole auguste et sublime

Des cœurs purs et reconnoissans,

Reçois mes vœux et mon encens !

Toi, généreux soutien de la foible vieillesse,

Toi qui gardes jusqu'au tombeau

Le souvenir des soins reçus dans ton berceau,

Ton nom jadis fut donné dans la Grèce

Par des fameux législateurs  
 A la plus sainte loi, mais la moins nécessaire,  
 Celle que la nature, en sacré caractère,  
 Imprime au fond de tous les cœurs\*).  
 De nos jours, sur plus d'un rivage,  
 On te décerne un juste hommage.  
 Chez le Batave et le Germain  
 Et sur les bords de la Tamise,  
 Malheur à la profane main,  
 Qui tenteroit l'odieuse entreprise  
 D'abattre ton nid révére.  
 L'Indien reconnoissant et le sauvage même  
 Te rendent un culte sacré.  
 Enfin l'on t'admire et l'on t'aime  
 Dans tous les lieux où fleurissent encor  
 Les mœurs et les vertus de l'heureux âge d'or...  
 Ciel! où suis je? et quel nom vient frapper  
 mon oreille!  
 Est ce une illusion?... Je doute si je veille....  
 Quoi donc! un son trompeur m'auroit il abusé?

---

\*) On prétend que la Cigogne nourrit ses parens dans leur  
 vieillesse et qu'elle se dépouille de son duvet pour les  
 réchauffer. Les Athéniens firent un décret qui ordonnoit  
 de soigner et de secourir ses parens devenus vieux et  
 infirmes ou tombés dans le malheur, et ils nommèrent  
 cette loi: la loi de la Cigogne.



Mais avançons . . . c'est là . . . c'est près de cette  
treille,

Que le nom d'Elisa vient d'être prononcé . . .

Soulevons doucement cette branche fleurie

Et cherchons parmi ce jasmin . . .

C'est lui, grands Dieux! il vole dans mon  
sein . . .

Puis je te méconnoître, ombre aimable et  
chérie,

Objet de tant de pleurs, intéressant serin! . . .

De la tendresse maternelle

O victime touchante et glorieux modèle!

Constant pour ta maitresse et fidèle à l'amour,

Ah! tu méritois bien d'habiter ce séjour! . . .

Mais prodige nouveau! . . . juste ciel! qui m'en-  
traîne?

Quelle puissance souveraine

M'arrache de ces lieux charmans? . . .

Où vais-je? hélas! . . . Dieux! en si peu de tems

Je me retrouve sur la terre! . . .

Quoi! me voilà dans ma chaumière! . . .

Après la gloire et les travaux,

Il est doux de goûter les charmes du repos . . .

Allons! de mon heureux voyage

Je tracerai de fidèles tableaux;

A l'amitié j'en consacre l'hommage.

Chère Elisa, dans cet écrit  
Vous pouvez voir que je n'ai pas *tout dit*.  
Jamais on n'eut plus forte envie  
De parler, de citer . . . mon Apollon discret,  
Je l'avourai, respecte avec regret,  
Votre inflexible modestie,  
On ne peut vous louer sans vous mettre en  
courroux :  
Vous privez l'amitié de son droit le plus doux ;  
Mais loin de réclamer contre cette injustice  
Par des murmures superflus,  
Le plaisir de vous voir une vertu de plus,  
Me console d'un sacrifice,

## EPITAPHE DE L'AUTEUR

faite par elle même dans une longue et  
dangereuse maladie qu'elle vient  
d'avoir.

---

Je fus victime de l'envie  
Et de l'affreuse calomnie;  
Et cependant sans fiel, sans haine et sans  
courroux,  
J'ai souffert l'injustice et terminé ma vie.  
De mes travaux objets si doux,  
Vous, dont je dépeignis les jeux et l'innocence,  
Vous, dont j'ose espérer de la reconnoissance,  
Sur cette Tombe, enfans, arrêtez vous;  
A vos cœurs ingénus elle doit être chère,  
Jetez y quelques fleurs, et gravez sur la pierre  
Ces mots: *elle a su sans effort*  
Aimer, et pardonner, et se soumettre au sort.

## JULIE à OVIDE.

Romance sur l'air de Gabrielle.

De toi pour jamais séparée,  
 Ovide, conçois tu mon sort ?  
 Ton amante désespérée,  
 N'a plus de desirs que la mort :  
 Vois ta Julie infortunée,  
 Victime d'un père en fureur,  
 Dans un désert abandonnée,  
 A son éternelle douleur.

O nuit affreuse, nuit perfide,  
 Qui nous a perdus sans retour !  
 Bonheur suprême et si rapide !  
 O transports du plus tendre amour !  
 Par quelle horrible barbarie,  
 Fûtes vous détruits à jamais !  
 Si j'ai pu conserver la vie,  
 C'est pour mourir de mes regrets.

Hélas ! je crois encor entendre  
 Tes cris, tes accens douloureux ;  
 Le son de cette voix si tendre,  
 Prononçant d'éternels adieux,

De mes bras avec violence,  
 On t'arrache pâle et sanglant,  
 Pour te suivre envain je m'élançe,  
 Ce triste effort est impuissant.

Aux genoux d'un père implacable,  
 L'amour et non le repentir,  
 Me force à m'avouer coupable,  
 Pour essayer de l'attendrir :  
 Il s'émeut, se trouble, j'espère,  
 La pitié lui parle en secret:  
 Fatal objet de ma colère,  
 Ecoute, dit-il, ton arrêt.

D'une criminelle tendresse,  
 Romps l'odieux engagement!  
 Enfin abjure ta foiblesse,  
 Promets d'oublier ton amant;  
 A ce prix je pourrois encore,  
 Te rouvrir un cœur indulgent,  
 La grace que ta bouche implore,  
 Dépend de toi dans ce moment.

Vengez donc, vengez votre injure,  
 M'écriai-je alors à mon tour ;  
 Sensible, foible, et non parjure,  
 Je conserverai mon amour,



Mon excuse est d'être fidèle,  
 Pourquoi vouloir me la ravir;  
 Ah! d'une constance immortelle  
 Préparez vous à me punir.

Alors, d'une voix menaçante,  
 Mon cruel juge me proscriit;  
 Pleine d'effroi, pâle et mourante,  
 Dans mon exil on me conduit:  
 Amante et fille malheureuse,  
 Hélas! c'est dans le même jour,  
 Qu'une sentence rigoureuse,  
 M'ôte aux objets de mon amour.

La fureur, l'amour et la haine,  
 Tour à tour déchirent mon cœur,  
 L'espoir d'une vengeance vaine,  
 Quelque fois suspend ma douleur;  
 Mais bientôt ce desir coupable,  
 Me glace d'une juste horreur,  
 Je cède au destin qui m'accable,  
 Et n'ose en détester l'auteur.

Désert affreux, antre sauvage,  
 Lieux faits pour le crime et la mort,  
 C'est donc-au printems de mon âge,  
 Qu'ici je dois finir mon sort,

Eclat, grandeur, beauté, jeunesse,  
 Charmes ravis ou superflus,  
 Charmes plus doux de la tendresse,  
 Quoi! pour moi vous n'existez plus!

Que dis je . . . ah tu m'aimes encore!  
 Ovide, je n'ai rien perdu;  
 Prends pitié d'un cœur qui t'adore,  
 Rassure ce cœur éperdu.  
 Tes malheurs, tes fers et l'absence,  
 Pourroient-ils te rendre inconstant?  
 Cette cruelle défiance,  
 De tous mes maux est le plus grand.

Les muses, le tems et la gloire,  
 Cher Ovide, peut être un jour,  
 Effaceront de ta mémoire,  
 Et tes regrets, et ton amour:  
 Ah qu'il m'est affreux de le craindre  
 Je n'y puis penser sans frémir,  
 Quand je serai la seule à plaindre,  
 Je connoîtrai le repentir.

Mais je t'offense, je t'accuse,  
 Pardonne l'erreur d'un moment,  
 L'Amour fait mon crime, il excuse,  
 Un si coupable égarement,

Autre fois heureuse et chérie,  
 Tout m'assuroit de ton ardeur,  
 Le poison de la jalousie,  
 Peut-il naître au sein du bonheur?

De nos destins la barbarie  
 Ne pourra jamais t'enlever,  
 Ces dons enchanteurs du génie,  
 Faits pour séduire et pour charmer:  
 Par cet art, du moins de ta vie,  
 Tu peux adoucir le tourment,  
 Immortaliser ta Julie,  
 Te consoler en la chantant.

Malgré ton funeste esclavage,  
 Comment se soustraire à tes loix ?  
 Tu dois embellir le rivage,  
 Où l'on peut entendre ta voix.  
 Par les sons touchans de ta lire,  
 Tout s'anime dans tes déserts,  
 Comment résister à l'empire,  
 De ta présence, et de tes vers ?

Les droits sacrés de la nature,  
 Je les ai tous trahi pour toi;  
 J'en ai su vaincre le murmure,  
 Pour garder et prouver ma foi,

Mais si tu conserves ta flamme,  
Les tourmens, l'apprêt de ma mort,  
Ne pourroient jamais dans mon ame,  
Produire un instant de remords.

Bientôt de douleurs consumée,  
La mort va finir mes malheurs ;  
Plains mon affreuse destinée,  
Sur mon tombeau verse des pleurs ! . . .  
Déjà d'une pâleur mortelle,  
Je sens tous mes traits se couvrir,  
Objet d'une ardeur si fidèle,  
Garde du moins mon souvenir,

## AUTRE ROMANCE.

Sur un air d'Albaneze : *Viens mon aimable bergere.*

Qui, moi, de la jalousie,  
Eprouver le noir tourment,  
M'en avez vous un moment,  
Pû soupçonner, ma Silvie?  
Ah puis je douter d'un amour,  
Que vous me prouvez chaque jour!

Il est bien vrai, ma Silvie,  
Et ne vous en fâchez pas,  
Qu'on accuse vos appas,  
D'un peu de coquetterie,  
Mais puis je douter d'un amour,  
Que etc.

Il est bien vrai que Silvandre,  
Un jour osoit se vanter,  
Que vous daigniez l'écouter,  
Avec un air doux et tendre,  
Mais puis je etc.

Il est bien vrai, je l'avoue,  
Et le vois tranquillement,  
Que vous rougisiez souvent,  
Lorsque Philène vous loue,  
Mais puis je etc.



Il est bien vrai qu'à la fête,  
Mirtil chanta vos attraits,  
Je vis vos yeux satisfaits,  
S'applaudir de leur conquête.  
Mais puis je etc.

Il est bien vrai que mon ame,  
Ressent un ennui secret,  
Tout m'afflige et me déplaît! . . .  
Ah rassure donc ma flamme,  
Un mot de toi peut à mon cœur,  
Rendre la paix et le bonheur.

ROMANCE DE MIRTIL.

---

De Mirtil j'ai pu m'éloigner !  
Et sans Mirtil je ne puis vivre,  
Mais lui qui sait si bien aimer,  
Ah ! ne devoit-il pas me suivre ?  
Que n'est-il-là, pourquoi faut-il,  
Qu'Aminte appelle envain Mirtil ?

Il me reprochait ma gayté,  
Son cœur doutoit de ma tendresse,  
Il craignoit ma légèreté,  
Et moi je repette sans cesse,  
S'il étoit là . . . pourquoi faut-il,  
Qu'Aminte appelle envain Mirtil ?

Mais hélas ! j'en dois convenir,  
L'absence m'accable, et m'éclaire,  
Je n'ai plus qu'un seul souvenir,  
Mirtil m'occupe toute entière ;  
S'il étoit là ! pourquoi faut-il,  
Qu'Aminte appelle envain Mirtil ?

Loin de lui tout m'est odieux :  
Me dit-on que je suis jolie,  
Vante-t'on ma taille et mes yeux,  
Je m'en afflige, et je m'écrie,

Il n'est pas là ! pourquoi faut-il,  
Qu'Aminte appelle envain Mirtil ?

C'est hélas ! dans ce même bois,  
Qu'à mes genoux, sous cet ombrage,  
Mirtil pour la première fois,  
Osa m'offrir un doux hommage ;  
Il étoit là ! . . . pourquoi faut-il,  
Qu'Aminte appelle envain Mirtil ?

Il se plaignoit de ma froideur,  
De ma fierté, de mes caprices,  
Il n'a jamais lu dans mon cœur,  
Il connoitroit ses injustices,  
S'il étoit là ! . . . pourquoi faut-il,  
Qu'Aminte appelle envain Mirtil ?

Que ces lieux ont changé pour moi !  
Combien ils ont perdu de charmes !  
De Mirtil j'y reçus la foi,  
Mais je dis en versant des larmes,  
Il n'est plus là . . . . . pourquoi faut-il  
Qu'Aminte appelle envain Mirtil ?

Ah ! si du moins tu connoissois,  
Un penchant si vif et si tendre,  
Si dans mon ame tu lisois,  
Mirtil, si tu pouvois m'entendre.

Que n'est tu là! pourquoi faut-il,  
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil?

Est-il possible d'exprimer,  
Ce que je sens, ce qu'il m'inspire,  
A quel excès je sais l'aimer,  
Mes yeux seuls pourroient le lui dire.  
S'il étoit là! pourquoi faut-il,  
Qu'Aminte appelle envain Mirtil?

(La Musique de cette Romance se trouve gravée  
à la fin du Volume.)

ROMANCES DES CHEVALIERS  
DU CYGNE.

---

PREMIÈRE ROMANCE.

Dès que la nuit succède au jour,  
Quand nos troupeaux sont de retour,  
Quand au hameau chacun sommeille,  
Moi pour pleurer, hélas ! je veille,  
A côté du bon vieux Robin  
Qui dort jusques au lendemain.  
Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
Ah ! combien vous troublez ma vie !

Oui, Tobie, en dépit du sort,  
Je t'aimerai jusqu'à la mort ! . . .  
Il fut des amans le modèle,  
Jeune et charmant, discret, fidèle,  
Il avoit tout . . . il eut mon cœur,  
Et pourtant j'ai fait son malheur.  
Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
Ah ! combien vous troublez ma vie !

Un soir j'étois seule à filer,  
Tobie en pleurs vint me trouver,  
Et d'une voix foible et tremblante  
Me dit : ma Zoé, sois constante,



Je pars, mais hélas! c'est pour toi.  
 O Zoé! garde moi ta foi!  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Tobie alors prenant ma main,  
 La presse et la met sur son sein:  
 „Oui, pour obtenir de ton père,  
 „Me dit-il, cette main si chère,  
 „Je dois tout tenter, tout risquer;  
 „C'en est fait, je vais m'embarquer.”  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Que fait la richesse au bonheur,  
 Tobie: hélas! si j'ai ton cœur,  
 Sois content de ma destinée.  
 Ah! je suis assez fortunée  
 Si ton amour répond au mien,  
 Et ta présence est mon vrai bien.  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Je priai, pleurai, mais en vain:  
 Ferme en son funeste dessein  
 Il partit, quitta ces rivages,  
 Et les plus sinistres présages

Me préparèrent aux malheurs  
Qui devoient affliger nos cœurs.  
Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
Ah! combien vous troublez ma vie!

En proie à ma vive douleur,  
J'apprends bientôt tout mon malheur.  
Plus d'espoir, plus de mariage,  
Mon doux Tobie a fait naufrage;  
Brisé contre un fatal écueil,  
Son vaisseau devint son cercueil.  
Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
Ah! combien vous troublez ma vie!

O! dans mon sort, quel changement!  
Je pleurois un fidèle amant,  
L'objet de toute ma tendresse;  
Et dans cet excès de détresse,  
Mon père malade et souffrant  
Mettoit le comble à mon tourment.  
Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
Ah! combien vous troublez ma vie!

Il ne pouvoit plus travailler,  
Et moi je ne pouvois filer;  
Et sans doute j'eus vu mon père  
Mourir de chagrin, de misère

Sans le secours d'un bon voisin,  
 Et ce voisin, c'étoit Robin.  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Conduit d'abord par la pitié,  
 Et retenu par l'amitié,  
 Ne quittant plus notre chaumière,  
 Robin soigna, veilla mon père;  
 Mais ce Robin si bienfaisant,  
 Bientôt ne fut plus qu'un amant.  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Chère Zoé, dit-il un jour,  
 Ne dédaignez pas mon amour.  
 Ah! quel berger du voisinage  
 Pourroit mettre à vos pieds l'hommage,  
 De cinq troupeaux, d'un potager,  
 Et d'une ferme et d'un verger?  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Se joignant au bon vieux Robin,  
 Mon père fixa mon destin:  
 Le devoir, la reconnoissance  
 Me forçoient à l'obéissance.

Robin eut ma main et ma foi,  
 Mais mon cœur n'étoit plus à moi.  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Ah! quel nouvel évènement  
 Doit encore aigrir mon tourment!...  
 Un mois après mon mariage  
 J'étois le soir dans un bocage;  
 Tout-à-coup s'approchant sans bruit,  
 Tobie à mes regards s'offrit.  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

L'amour, la joie et la frayeur,  
 Troublèrent tour à tour mon cœur.  
 Tobie, eh quoi, tu vis encore!  
 Et c'est en vain que je t'adore!  
 Malheureux! connois ton destin!  
 Je suis la femme de Robin . . . .  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Tobie alors désespéré,  
 Pâle et tremblant, l'œil égaré,  
 Veut s'arracher de ma présence;  
 Pour le retenir je m'élance! . . . .

Il me demande un seul baiser.  
Un seul! . . . . comment le refuser?  
Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
Ah! combien vous troublez ma vie!

Hélas! que ne puis-je oublier,  
Cette rencontre et ce baiser!  
Mais malgré l'amour qui m'enflamme,  
Puisque je trouve dans mon ame,  
Et l'innocence et la vertu,  
Le bonheur peut m'être rendu:  
Avec le tems, Robin, Tobie,  
Cesseront de troubler ma vie.



Robin eut ma main et ma foi,  
 Mais mon cœur n'étoit plus à moi.  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Ah! quel nouvel évènement  
 Doit encore aigrir mon tourment!...  
 Un mois après mon mariage  
 J'étois le soir dans un bocage;  
 Tout-à-coup s'approchant sans bruit,  
 Tobie à mes regards s'offrit.  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

L'amour, la joie et la frayeur,  
 Troublèrent tour à tour mon cœur.  
 Tobie, eh quoi, tu vis encore!  
 Et c'est en vain que je t'adore!  
 Malheureux! connois ton destin!  
 Je suis la femme de Robin . . . .  
 Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
 Ah! combien vous troublez ma vie!

Tobie alors désespéré,  
 Pâle et tremblant, l'œil égaré,  
 Veut s'arracher de ma présence;  
 Pour le retenir je m'élance! . . . .

Il me demande un seul baiser.  
Un seul! . . . . comment le refuser?  
Mon bon Robin, mon doux Tobie,  
Ah! combien vous troublez ma vie!

Hélas! que ne puis-je oublier,  
Cette rencontre et ce baiser!  
Mais malgré l'amour qui m'enflamme,  
Puisque je trouve dans mon ame,  
Et l'innocence et la vertu,  
Le bonheur peut m'être rendu:  
Avec le tems, Robin, Tobie,  
Cesseront de troubler ma vie.

## DEUXIÈME ROMANCE.

(Sur l'air des Dettes.)

Quel insupportable tourment  
D'être traité comme un enfant,  
C'est ce qui me désole. (bis)  
Ce malheur passe avec le tems,  
Je n'aurai pas toujours quinze ans,  
C'est ce qui me console. (bis)

Lise et Doris, avec dédain,  
Reçoivent des fleurs de ma main,  
C'est ce qui me désole. (bis)  
Souvent par un caprice heureux  
Elles m'admettent dans leurs jeux,  
C'est ce qui me console. (bis)

Lorsqu'on s'assemble pour veiller,  
On veut toujours me renvoyer,  
C'est ce qui me désole. (bis)  
Quelquefois Chloé, d'un air doux  
Me fait rester à ses genoux,  
C'est ce qui me console. (bis)

J'ai vu Chloé s'embarrasser,  
Rougir, pâlir et soupirer,

C'est ce qui me désole. (bis)  
C'est pour Iphis, qu'il est heureux!  
Mais Chloé l'évite en tous lieux,  
C'est ce qui me console. (bis)

Lorsqu'Iphis chante dans nos bois,  
Chloé s'attendrit à sa voix,  
C'est ce qui me désole. (bis)  
Chloé, rebelle à ce berger,  
Souvent m'accorde un doux baiser,  
C'est ce qui me console. (bis)

Chloé n'a pu garder son cœur,  
Iphis a troublé son bonheur,  
C'est ce qui le désole. (bis)  
Pour lui Chloé tremble et rougit,  
Elle me caresse et le fuit,  
C'est ce qui me console. (bis)

## TROISIÈME ROMANCE.

Dans cette aimable solitude \*)  
 Je puis donc enfin pour toujours,  
 Libre de toute inquiétude,  
 Terminer de paisibles jours.  
     Champêtre asyle,  
     Doux et tranquille,  
 Vous rendez le calme à mon cœur;  
     Ma bergerie,  
     Toute ma vie,  
 Saura suffire à mon bonheur.

Les vains prestiges de la gloire  
 N'ont plus le droit de m'éblouir;  
 Lauriers sanglans de la victoire,  
 Iphis renonce à vous cueillir.  
     Champêtre asyle, etc.

Affranchi de soins et d'alarmes,  
 Je veux vivre pour la vertu.  
 Oui, j'entendrai le bruit des armes  
 Sans tressaillir, sans être ému.  
     Champêtre asyle, etc.

---

\*) Cette chanson, faite il y a plusieurs années, et que j'avois donnée à trois ou quatre personnes, se trouve dans quelques recueils gravés, mais très défigurée, et seulement avec deux ou trois couplets.



Toi, qui répandis sur ma vie  
Des maux plus affreux que la mort,  
Amour, je brave ta furie,  
Enfin ici je suis au port.  
Champêtre asyle, etc.

D'une trop ingrate bergère  
J'oublierai les sermens trompeurs,  
J'oublierai qu'elle fut légère,  
Et ses dédains et ses faveurs.  
Champêtre asyle, etc.

Je ne formerai plus de plainte,  
Ma flûte aura de nouveaux sons :  
Oui, c'en est fait, le nom d'Aminte  
Sera bani de mes chansons.  
Champêtre asyle, etc.

Aminte parjure et volage,  
Mon ame n'est plus sous ta loi,  
Et les échos de ce bocage  
Jamais ne parleront de toi.  
Champêtre asyle, etc.

Jamais, sur l'écorce nouvelle,  
On ne verra, comme jadis,  
Tracé par une main fidèle  
Le chiffre d'Aminte et d'Iphis.  
Champêtre asyle, etc.

Autrefois mon ame égarée,  
 Portoit avec elle en tous lieux  
 L'image d'Aminte adorée,  
 Tout la retraçoit à mes yeux.  
 Champêtre asyle, etc.

Aux pieds d'Aminte, avant l'aurore,  
 Chaque jour je peignois mes feux,  
 Et le soir m'y trouvoit encore,  
 Et plus sensible, et plus heureux.  
 Champêtre asyle, etc.

Je dois oublier l'infidelle  
 Qui brisa des nœuds si charmans;  
 Je ne voulois plus parler d'elle,  
 J'ai déjà trahi mes sermens.  
 Champêtre asyle  
 Doux et tranquille,  
 Rendez-vous le calme à mon cœur?  
 Hélas! son trouble  
 Croît et redouble;  
 N'est-il pour moi plus de bonheur!



## QUATRIÈME ROMANCE.

Je m'en souviens confusément,  
Oui, c'étoit dans cette prairie  
Qu'un soir je te fis le serment  
De t'adorer toute ma vie.

Eh! oui, c'étoit sur ce gazon  
Que je déclarai ma tendresse:  
Mais je n'avois plus ma raison,  
Devois-tu croire ma promesse?

Pourquoi ce courroux éclatant!  
Je n'ai point fait de perfidie:  
Ogier, mon vœu fut imprudent,  
Mais je t'aimois à la folie.

De réfléchir eus-je le tems?  
Mon cher Ogier, qu'il t'en souviennne,  
Si je promis étourdiment  
Ce fut ta faute et non la mienne.

Tu me pressois si vivement,  
Mon cœur me pressoit d'avantage;  
Si j'eusse aimé moins tendrement,  
Ma réponse eût été plus sage.

Toujours volage, mais charmant,  
L'amour se plait dans l'inconstance;  
Attend-on d'un aveugle enfant  
De la raison, de la prudence?

Au serment de toujours s'aimer,  
Pourquoi faut-il donc se soumettre?  
Il faudroit, pour ne pas tromper,  
Tout accorder; ne rien promettre.

## CINQUIÈME ROMANCE.

On dit que j'aime Philène,  
Ah! juste ciel quelle erreur;  
Pour lui ce qu'éprouve mon cœur,  
Ressemble plutôt à la haine.  
Je ne puis le voir sans rougir,  
Lui seul ou m'agite ou m'offense.

Hélas! en effet plus j'y pense,  
Et plus je crains de le haïr.

Si j'entends une bergère  
Le louer quelques momens,  
Je ressens tous les mouvemens  
Du dépit et de la colère.  
Le croire aimé me fait souffrir;  
Je m'embarrasse en sa présence.

Hélas! etc.

Hortense, qui me fut chère,  
Fait éclater hautement  
Pour Philène un tendre penchant;  
Ce n'est qu'à lui qu'elle veut plaire.

Je n'y puis songer sans frémir,  
Et j'ai cessé d'aimer Hortense.

Hélas! etc.

Sous la tente de feuillage,  
S'il me choisit pour danser,  
A peine puis-je me traîner,  
Je perds la force et le courage.  
Un trouble affreux vient me saisir;  
Mon cœur bat avec violence.

Hélas! etc.

L'autre jour dans la prairie,  
Il étoit seul à l'écart;  
Je m'en approchai par hasard,  
Conduite par ma rêverie.  
Lorsqu'à mes yeux il vint s'offrir,  
Aussi-tôt pour fuir, je m'élance,

Hélas! etc.

Pourquoi suis je destinée  
A ces affreux sentimens,  
Moi qui n'ai pas encor quinze ans?  
C'est être bien infortunée!

Ce mal cruel me fait mourir ;  
Il semble augmenter par l'absence,  
Hélas ! etc.

Mais, malgré tout mon caprice,  
Malgré mon aversion,  
Je conserve assez de raison,  
Du moins, pour lui rendre justice.  
J'en prends l'espoir de me guérir...  
Oui, Philène à mes yeux efface  
Tout mérite et toute autre grace,  
Ah ! comment puis-je le haïr !



Oui, le bonheur, jeune Délie,  
N'est fait que pour les tendres cœurs.  
L'amour seul embellit la vie,  
Et même en nous coûtant des pleurs  
Au sein de la mélancolie,  
Il fait goûter mille douceurs.

Comme l'astre qui nous éclaire,  
Ta beauté brille à tous les yeux,  
Mais un seul don que je préfère,  
Te fut refusé par les dieux! . . . .  
Moi, j'aime, autant que tu sais plaire,  
Ah! mon partage vaut bien mieux!

Dans une morne indifférence,  
Sans intérêt coulent tes jours:  
De ta froideur, de ton absence,  
Il est vrai, je me plains toujours;  
Mais, du moins j'aime, et l'espérance  
Vient quelquefois à mon secours.

Tu portes sur cette prairie  
Des regards froids, indifférens;  
Avec toi j'y passe ma vie,  
Là, je te vois, ou je t'attends.  
Les lieux habités par Délie  
Enchantent mon cœur et mes sens.

Des rossignols de ce bocage,  
 Tu prétends aimer les accens;  
 Ils chantent du Dieu qui m'engage  
 Et les plaisirs et les tourmens.  
 Mais peux-tu comprendre un langage  
 Qui n'est fait que pour les amans?

Tu crois jouir d'un bien suprême  
 Dans nos danses et dans nos jeux,  
 Mais quelle différence extrême  
 Se trouve alors entre nous deux!  
 J'y tiens la main de ce que j'aime,  
 J'y suis encor le seul heureux.

Rempli du feu qui me dévore,  
 La nuit je rêve à mon amour;  
 Pour revoir l'objet que j'adore,  
 Du soleil j'attends le retour;  
 Mais pour toi, cette douce aurore,  
 N'est que la naissance du jour. . . . .

Les Poésies Suivantes ont déjà été imprimées,  
mais ne formant qu'une très petite brochure, on a cru devoir les réunir aux  
autres pièces de ce recueil.

ÉPI TRE  
A  
L'AZILE QUE J'AURAI.

---

Que faut-il à l'abeille? Un azile et des fleurs.

L'ABBE DE LISLE. (\*)

---

Je veux te célébrer, ô retraite chérie,  
Où je dois reconvrer, au défaut du bonheur,  
Cette paix qui me fuit, le seul bien que j'envie,  
Et qui, par la bizarrerie  
Et les coups redoublés d'un sort persécuteur,  
M'est depuis si long-tems ravie!  
Azile désiré, mais encor inconnu.  
Où faut-il te chercher, dans quels lieux seras-tu?  
Sans doute pour toujours de la France bannie  
Par un destin cruel et par ma volonté,  
Je ne puis te trouver au sein de ma patrie:  
Tu seras un bienfait de l'hospitalité.  
Irai-je m'établir dans l'aimable Ausonie,  
Cet empire brillant du dieu de l'harmonie?....  
Le gout des arts et des talens  
M'entraîne vers ces lieux charmans;

---

\*) Cette épître fut commencée durant le cours d'un voyage très pénible, et je l'achevai dans une Auberge à Harbourg dans la nuit du 23 Juillet 1794.



Mais peut-être mes destinées,  
Loin de ces rives fortunées,  
Doivent guider mes pas errans;  
Peut-être un jour livrée à la merci de l'onde,  
J'irai chercher un nouveau monde  
Et des hommes plus tolérans:  
Il m'en coûtera peu de braver la furie  
Des saisons, des flots et des vents;  
Le vaste océan de la vie  
A des écueils plus effrayans!  
Il ne présente à notre vue,  
Que des vaisseaux brisés, que l'aspect de la mort  
Et, dans cette immense étendue,  
Sous un ciel orageux, triste jouet du sort,  
Je ne vois plus hélas de retraite et de port!  
Oui, sans redouter les naufrages,  
S'il faut finir mes jours sur de lointains rivages,  
O fidelle amitié! ne regrettant que toi,  
Je saurai me soumettre à cette dure loi,  
A ce supplice affreux d'une absence éternelle!..  
J'en sens toute l'horreur, et mon ame ne craint  
Que ce trait déchirant, qu'elle porte avec elle.  
Tel on voit dans les airs, d'une flèche cruelle  
L'oiseau timide atteint,  
D'un vol rapide encor, s'éloigner de la rive,  
Où le coup meurtrier vint lui percer le sein,



Il s'agite et s'échappe envain.

A quoi lui peut servir sa course fugitive?

Ce dernier et funeste effort

Enfonce plus avant, le fer qui le déchire :

Il y succombe enfin et sur un autre bord

Epuisé, gémissant, il s'abat, il expire.

Tel seroit mon destin! . . . . mais ne dois je  
obtenir

Que dans un nouvel hémisphère,

Cet abri que je cherche? Eh quoi! l'Europe  
entière

Ne peut elle me contenir?

Et ne sauroit-elle m'offrir,

Une humble et tranquille chaumière,

Une retraite solitaire,

Où je puisse mourir en paix?

Voilà mes vœux et ma chimère.

Ah! loin de moi, loin pour jamais

Les cités, les cours, les palais! . . . .

Lieux chéris qui m'avez vu naître,

Vénérable, antique château,

Où le sort plaça mon berceau!

O séjour paisible et champêtre!

Pourquoi le destin rigoureux,

M'entraîna-t-il hélas! loin de vos bords heureux?

Sur les rives de la Loire

Que n'ai-je toujours vécu !  
 Mon cœur fait pour la vertu,  
 Pouvoit se passer de la gloire.  
 Si mes écrits ont obtenu  
 Des mères tendres, le suffrage,  
 J'ai payé cher cet avantage.  
 Au milieu des palais, combien de fois j'ai dû  
 Me plaindre des ingrats et de mon esclavage,  
 Et me dire en secret, qu'il eût bien mieux valu  
 Se fixer au fond d'un village !  
 Là dans l'heureuse obscurité  
 J'aurois joui des vrais trésors du sage :  
 Le repos et la liberté.  
 L'affreuse et noire perfidie,  
 La détestable calomnie,  
 N'eussent point épanché leurs funestes venins  
 Sur les plus beaux jours de ma vie.  
 J'aurois moins connu les humains ; . . . .  
 Salutaire, heureuse ignorance  
 Qui, dans ce siècle corrompu,  
 Est la véritable innocence,  
 Et la plus douce récompense,  
 Dont le ciel puisse honorer la vertu !  
 A mes amis désormais inutile,  
 Si je pouvois me choisir un azile,  
 Oui, je le placerois dans le fond des déserts,

Loin des persécuteurs, des ingrats, des pervers,  
 Loin des hommes enfin ; mais la philosophie,  
 Dans le malheur, dans la prospérité,  
 Doit préserver de la misanthropie,  
 Fruit amer de l'adversité.

Dans ces jours désastreux, de crime, de folie,  
 Il est sans doute encor des hommes généreux,  
 J'ai trouvé des amis, en tous temps, en tous lieux ;  
 Par-tout leurs soins ont fait le charme de ma vie :

Par l'amitié, ce don des cieux,  
 Toute contrée est embellie.  
 Ainsi d'un esprit soumis,  
 Poursuivant avec courage,  
 Cet étrange et long voyage,  
 J'adopterai le pays,  
 Je bénirai le rivage,  
 Où la tendre humanité

Accorde l'hospitalité

Aux malheureux, qui, battus de l'orage  
 Accourent l'implorer après un grand naufrage.  
 Où peut-on se flatter de trouver aujourd'hui

Un tel secours, un tel appui ? . . . .  
 O toi, ma déité chérie,  
 Brillante imagination,  
 Aimable et constante ennemie  
 De la méthodique raison,

Trop souvent, dans mes jours prospères,  
 pères,

Tu vins égarer mes désirs,  
 Ou par des craintes mensongères,  
 Troubler ma joie et mes plaisirs!  
 Souvent la triste prévoyance  
 Sçut m'arracher à mon bonheur:  
 Viens aujourd'hui, par l'espérance,  
 Me distraire de ma douleur . . . .

Mes vœux sont exaucés; tu ranimes mon cœur.  
 Sur tes ailes de feu, je sens que je m'élance!

Oui, je vois le séjour heureux,  
 Où je dois terminer ma pénible carrière;  
 Là, près des bords fleuris d'une immense rivière,  
 Sur un coteau délicieux,  
 Dominant une vaste et riante prairie,  
 Qui va s'unir à l'horizon,  
 J'aperçois mon humble maison.

Combien à cet aspect mon ame est attendrie!  
 Enfin je suis au port; après tant de travaux,  
 Je vais donc me livrer aux douceurs du repos!  
 Ciel! bénis à jamais la main hospitalière,

Qui, sur cette rive étrangère,  
 Daignant terminer mes malheurs,  
 Me rend, une patrie, *un azile et des fleurs!*



Vous que la fortune ennemie  
 Fait errer et poursuit encor,  
 Venez, c'est ici qu'on oublie  
 Les amertumes de la vie,  
 Et qu'on retrouve l'âge d'or.  
 Ah! dans ma modeste chaumière,  
 Comme les voyageurs seront tous accueillis!  
 Et les françois sur-tout, fussent mes ennemis.  
 Dans cette heureuse solitude,  
 Tous mes vœux seront satisfaits.  
 J'y trouverai la douce paix;  
 J'y puiserai dans le goût de l'étude,  
 Des plaisirs sans inquiétude,  
 Que rien ne pourra plus altérer désormais.  
 Les travaux de l'agriculture  
 Maintenant, il est vrai, me sont presque interdits:  
 Je n'ai qu'un petit pré, qui fait la nourriture,  
 De ma chèvre et de ma brebis;  
 Mon jardin, si beau, si fertile,  
 N'est pas plus étendu; mais je n'en puis que  
 mieux  
 Le cultiver, le rendre utile.  
 Depuis plus de trois ans, je n'implorais des  
 ciens  
 Que ce paisible et modeste héritage:  
 Mon cœur seroit ingrat, si plus ambitieux,  
 Il osoit aujourd'hui, désirer d'avantage.  
 Que dis-je! n'ai-je pas l'usage



De ces vastes forêts et de ces champs heureux!  
 Quoi! s'ils m'appartenoient, ces bois délicieux,  
     Ces ondes pures, transparentes,  
     Ces vergers, ces fruits, ces coteaux,  
 Ces arbres toujours vers, en seroient-ils plus  
     beaux?

Ces plantes et ces fleurs charmantes  
 Seroient-elles plus odorantes?

Oui, tout ce qui m'entoure et tout ce que je voi  
 Doit inspirer la joie et la reconnoissance:  
 Je ne regrette plus une vaine opulence;  
 Jouir, c'est posséder; la nature est à moi.  
     Ah! dans ces campagnes fleuries  
     Que je me plais à m'égarer!  
     Et combien j'aime à m'y livrer

Au charme si touchant, des longues rêveries!  
 Souvent, assise encore au bord de ce torrent,  
 A l'instant où la nuit vient déployer ses voiles,  
     Je vois avec étonnement,  
     La douce clarté des étoiles;  
     Et je regrette, en soupirant,  
 Ce jour pur, qui, pour moi, fut à peine un  
     moment.

O combien la pensée est sublime et rapide  
 Dans le silence et le recueillement!  
     Ce n'est qu'en elle que réside  
     L'existence et le sentiment;  
     Vague et profonde, nul langage

N'est digne de la peindre et de la retracer,  
Comme celle de Dieu, dont nous sommes l'image,  
Sans aucun idiome elle peut s'exercer.

Souffle de l'éternel, vive et prompte lumière,

Dans ses impétueux élans,

Elle embrasse à la fois, tous les modes du tems,

En conservant la jouissance

Du présent fugitif, elle peut se saisir

Du passé qui n'est plus et du sombre avenir.

Sans nul effort elle s'élance,

Dans les champs de l'éternité.

Rien ne sauroit borner sa suprême puissance:

Et l'infini, l'immensité,

Ces deux grands attributs de la divinité,

Lui furent accordés et forment son essence.

Mais quel bruit; . . . Délire enchanteur,

N'es-tu qu'un prestige imposteur?

O ciel! où suis-je? hélas! . . . et qu'elle voix  
profane

Vient m'arracher à mon erreur?

Mon jardin, mon pré, ma cabane,

M'êtes vous ravis sans retour?

Destin cruel! quoi! tout perdre en un jour!

Quoi! mon bonheur n'étoit qu'un vain mensonge!

Quel funeste réveil en termine le cours!

Ah! je regrette un si beau songe:

Que ne puis-je rêver toujours!

LE DIAMANT BRUT  
ET  
LE DIAMANT TAILLÉ,  
FABLE.

---

A peine sorti de la terre,  
Un diamant tout brut, admiroit la beauté  
D'un diamant poli, dont l'eau nette et bien claire,  
En réfléchissant la lumière,  
Sembloit répandre la clarté.  
Quels feux brillans, dit-il ! qu'elle est donc ta  
nature !

Etre sublime, être resplendissant !  
Comment t'appelle-t-on ? Je suis un diamant  
Tout comme toi, je te le jure,  
Répondit l'autre ; et peut-être ton prix  
Surpasseroit le mien, si l'art eût entrepris  
D'enlever ta rouille grossière.  
La gratitude et l'équité  
Me font en toi reconnoître mon frère ;  
Et de mon éclat si vanté,  
Je rends grâces au lapidaire,  
Au lieu d'en tirer vanité.

CHANT  
D'UNE  
JEUNE SAUVAGE.



## AVERTISSEMENT.

---

*Je crois que l'on pourra trouver quelqu' originalité dans cette espèce de cantate d'un nouveau genre : \*) c'est Montagne qui m'en a donné l'idée. Il dit qu'il a vu à Paris des américains sauvages et que l'on traduisit plusieurs de leurs chansons; Montagne cite celle de la couleur, et invite les poètes à la mettre en vers. Voici la traduction qu'il en donne :*

*„Couleuvre, arrête toi; arrête toi couleuvre, afin que  
„ma soeur tire sur le patron de ta peinture, la façon et  
„l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à ma  
„mie. Ainsi soient en tout temps ta beauté et tes couleurs  
„préférées à tous les autres serpens.”*

*Voilà tout ce qu'en cite Montagne; et c'est là dessus que j'ai fait les vers qu'on va lire, et qui sont composés pour être mis en musique.*

---

*\*) En effet ce morceau de poésie, a eu en France un très grand succès, et un célèbre compositeur, (l'auteur de Phèdre, de Démophon) l'a mis en musique, cette cantate est gravée ainsi que la partition et se vend à Paris.*

## CHANT D'UNE JEUNE SAUVAGE.

O couleuvre azurée!  
 O reptile ondoyant!  
 Fixe ta démarche égarée  
 Sur ce gazon naissant.

Dans ta course vagabonde,  
 Comme un ruisseau, peint des couleurs  
 Que les cieux forment sur son onde,  
 Tu serpes parmi les fleurs.  
 O couleuvre azurée etc.

Fière de ta beauté brillante,  
 Trainant avec lenteur tes pompeux ornemens,  
 Tous ces anneaux étincelans  
 De ta robe éclatante,  
 Tu t'annonces au loin, par de longs sifflemens,  
 Elevant au dessus de la plante odorante,  
 Des roseaux et des joncs mouvans:  
 Ta tête altière et menaçante,  
 Du sein de l'herbe élances toi;  
 Viens te reposer près de moi;  
 O couleuvre azurée etc.

Laisse-moi contempler ta superbe parure :

Sur ce modèle éblouissant,

Je veux former une ceinture

Qui puisse plaire à mon amant.

Pour imiter l'heureuse bigarrure

De tes vives couleurs,

J'exprimerai le suc des fleurs;

Je prendrai pour tissu l'écorce si légère

Du platane chéri, dont l'ombre salutaire,

Impénétrable aux feux du jour,

Offre un asile à notre amour.

O couleur azurée etc.

Mais en vain ma voix t'appelle;

Ton destin est de fuir toujours :

Rien ne peut arrêter le cours

De ta marche infidelle :

Tu t'éloignes sans retour !

Que je plains ton sort et ta vie,

Si tu n'es jamais poursuivie,

Jamais atteinte par l'amour !

ÉPIÎRE  
A HENRIETTE SERCEY MA NIÈCE. \*)  
11 JANVIER 1796.

Je lui tiens lieu de mère et j'en fais mon devoir.

*Du SÉDUCTEUR, comédie de Mr. DE BIÈVRE.*

Je n'ai point revêtu l'air farouche et grandeur,

Ni d'une surveillante affecté la rigueur.

Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe;

Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie.

DE LA NOUË.

AVERTISSEMENT.

Dans la Tragédie d'ESTHER de Racine, Esther, parlant des jeunes filles qui l'entourent, dit :

„Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,

„Sous un ciel étranger comme moi transplantées,

„Dans un lieu séparé de profanes témoins,

„Je mets à les former mon étude et mes soins.

Au lieu de prendre ces vers pour épigraphe, je me suis permis (en y faisant un très léger changement) de les placer au commencement de mon épître. J'ai cru pouvoir hasarder cette liberté, parce que ces vers, quoiqu'ils ayent de la douceur et de l'élégance, sont peu remarquables, peu connus, et sont tirés d'une pièce, qui n'est point restée au théâtre.

---

\*) Aujourd'hui Mme. Matthiessen.



# ÉPITRE A MA NIÈCE.

„ O jeune et tendre fleur par le sort agitée,  
 „ Sous un ciel étranger comme moi transplantée!  
 „ Dans un lieu séparé de profanes témoins,  
 „ Je mets à te former mon étude et mes soins.”

Les jours de ta paisible enfance  
 Sembloient te présager un destin plus brillant.  
 Le spectacle pompeux, l'appareil imposant,  
 L'éclat et la magnificence  
 Des grandeurs, du luxe et des arts  
 Frappèrent tes premiers regards!  
 A peine alors à ton aurore,  
 Tu ne pouvois connoître encore  
 Les dangers du grand monde et les pièges secrets  
 Que la candeur et l'innocence  
 Et la crédule confiance  
 Doivent rencontrer à jamais,  
 Dans les cours et dans les palais!  
 Pour te guider et pour t'instruire,  
 Dans ce tems qu'auroient pu produire  
 Tous les Conseils de l'amitié?  
 La jeunesse vive et légère  
 En croit tout au plus la moitié!  
 L'école la plus salutaire

Est celle du malheur, de ce maître sévère,  
Qui, sans ménagemens ainsi que sans pitié,

Et nous corrige et nous éclaire.

Oui, malgré l'inimitié

De la fortune contraire,

Ton esprit et ton cœur du moins ont profité

Des leçons de l'adversité.

Le grand livre des destinées,

A paru s'ouvrir à tes yeux;

Tu viens d'y lire en peu d'années

Tout ce qu'il peut offrir de sublime et  
d'affreux;

Et, dans ce dédale immense,

Quiconque sçait réfléchir

Peut aisément recueillir

Ce fruit tardif du tems, l'utile expérience.

C'est ainsi qu'en tes jeunes ans

Tu possèdes cet avantage,

Et tandis que sur ton visage

Brillent les roses du printems,

Tu sais penser, agir, et raisonner en sage.

O combien l'infortune ajoute au sentiment!

La gaité folâtre à ton âge

Est sans doute un attrait piquant;

Mais que tu me plais d'avantage,

Depuis que le maheur, mûrissant ta raison,  
A fait prendre à tes traits l'aimable expression

D'une douce mélancolie !

Oublieras-tu jamais, ô ma charmante amie,  
Et la ferme de Silk et ses bois ravissans ?

Oublieras-tu ces entretiens touchans,  
Dans lesquels tous les soirs, chaque jour de la vie,  
Nous répétons toutes deux,  
Les noms chéris et vertueux

De Paméla, \*) d'Adèle \*\*) et de ma Pulchérie. \*\*\*)

Entretiens délicieux !  
Qui succédant à l'étude  
Charment notre solitude !

Quand l'esprit et le cœur sont toujours occupés,  
La retraite jamais ne peut être ennuyeuse ;

Souvent de nos malheurs passés

Nous retraçons l'histoire douloureuse :

Souvent aussi le doux espoir

Vient suspendre nos pleurs, et nous fait entrevoir

Un terme à tant de maux, un destin moins sévère :

Quelquefois la soirée entière

Se passe à former des projets,

Ou bien à faire une lecture,

Les arts et la littérature

Sont d'inépuisables sujets

---

\*) Lady Edward Fitzgerald. \*\*) Mademoiselle d'Orléans.  
\*\*\*) Madame de Valence.

D'entretiens instructifs, et de grandes idées.

Dont l'intérêt vif et pressant

Nous fait prolonger nos veillées.

Je le prévois, le goût et le talent

T'engageront bientôt dans la route épineuse,

Où l'émulation et la gloire trompeuse

Promettent un prix séduisant.

Mais le laurier de la victoire,

Remis entre les mains des filles de mémoire,

Pour ton sexe est toujours difficile à saisir.

Soit prudence, soit jalousie,

Les Muses à regret nous le laissent cueillir.

Aux hommes avec grace elles daignent

l'offrir,

Tandis que nous, victimes de l'envie,

On nous force de conquérir

Ce prix éclatant du génie.

Tu crois peut-être avec candeur

Que du moins une femme auteur

A le droit de compter d'avance

Sur les égards et l'indulgence

De tous les littérateurs;

Mais pour obtenir leurs suffrages

Il faudra dédaigner ceux des autres lecteurs.

Si tu sais rendre tes ouvrages



A la fois dangereux, frivoles et pédans,

Sans résultats et sans logique,

Sur-tout pleins de métaphisique ;

S'ils sont bien obscurs, bien pesans,

Et d'un style néologique,

Je te promets, pour prix de ces rares travaux,

Des éloges pompeux, dans de petits journaux,

Si moins ambitieuse et pourtant moins prudente,

Ces succès immortels, cette gloire éclatante

Ne peuvent te toucher, ni même t'éblouir ;

Si, n'éprouvant que le désir

Et d'être utile et de bien faire

Tu veux tout simplement entrer dans la carrière

Pour mériter l'estime et non pour l'usurper,

Alors (je ne puis te tromper)

Il te faudra supporter sans murmures

Les clameurs et les injures,

Les cris, les efforts impuissans,

Les complots, les trames obscures

Des envieux et des méchans,

Qui, dans d'insipides brochures,

Outragent sans pudeur, périodiquement,

La vérité, le goût, la vertu, le talent.

De cette tourbe ignorante,

Tu sauras mépriser l'odieuse rumeur :

Tel souvent on a vu, dans sa course savante,

Le botaniste voyageur

Poursuivre sans effroi sa marche bienfaisante,  
 Malgré tous les bourdonnements  
 Des vils insectes voltigeans,  
 Qui, croyant l'accabler de profondes blessures,  
 Ne lui font, en dépit de leurs vœux malfaisans,  
 Que de très-légères piqures,  
 Que sans s'émouvoir il reçoit,  
 Et dont à peine il s'aperçoit:  
 Tandis qu'ils exhalent leur rage  
 Par des assauts infructueux,  
 De Linné le disciple heureux,  
 Continuant son utile voyage,  
 Récolte sur son passage  
 Les fleurs qui s'offrent sous sa main,  
 Le laurier, l'immortelle et l'odorant jasmin;  
 Il les cueille avec choix, et toujours il  
 préfère  
 Aux herbes sans vertus, la plante salulaire:  
 Il ne dédaigne point la fleur,  
 Que la beauté rend seule remarquable;  
 Mais il rejette avec horreur,  
 Quelque soit son éclat et sa forme agréable,  
 Celle qui dans son sein d'un poison destructeur  
 Porte le germe détestable.  
 Dans ces travaux si doux et si charmans,  
 Il doit être infatigable:

(Quels plaisirs ici bas de peines sont exempts !)

Chaque fleur n'est pas sans épine;  
De la ronce et de l'églantine  
Souvent il a senti les aiguillons piquans.  
La passion qui le domine  
Lui fait mépriser les dangers :  
Sans qu'il chancelle ou qu'il fré-  
misse,

Il se trouve souvent au bord d'un précipice :  
Il gravit les monts, les rochers;  
Et, dans son ardeur téméraire,  
Dirigé par d'heureux destins,  
Il parvient à la cime altière  
Des Alpes ou des Apennins.  
Tel est le tableau fidelle  
Des dangers toujours renaissans  
De la carrière immortelle

Que tu veux parcourir; mais hélas! à vingt  
ans

Quels écueils, quels périls paroissent effrayans?

En te livrant à la littérature,  
Étudie avec soin l'histoire et la nature;  
Cultive les beaux arts et ces talens charmans,  
Qui sont pour toi depuis longtems  
La source intarissable et pure  
De tes plus doux amusemens.

Alors, avec un goût délicat et sévère,  
 Tu parleras un jour des chefs-d'oeuvres de l'art;  
 Et sans avoir et l'age et l'esprit de Voltaire,  
     Tu ne placeras point Mignard,  
 Et moins encor van Loo, le Moine et l'Argilière  
     Dans les fastes éclatans  
     Des artistes les plus savans. \*)  
 Quand tu voudras parler du dieu de l'harmonie  
     Du chantre sublime, immortel,  
 Qui sut représenter avec tant d'énergie  
     Armide, Alceste, Iphigénie,  
     Oreste au pied de l'homicide autel;  
     Tu sauras sans pédanterie  
 Le juger, l'admirer avec discernement.  
     Disciple de l'auteur charmant,  
     Dont la touchante mélodie  
     A fait passer dans tous les cœurs  
 De la tendre Didon les funestes douleurs,  
     En rendant un juste hommage  
     A ses talens enchanteurs,  
 Tu te garderas bien d'emprunter le langage  
     De quelques demi-connoisseurs,

---

\*) Voyez les notes de Mr. de Voltaire à la suite du siècle  
 de Louis XIV. Il a parlé des arts sans aucune espèce  
 de discernement et de connoissances.



Dont le zèle à la fois et stupide et bizarre.  
 Pour louer Piccini fit de Gluck un barbare. \*)  
 Ce fanatisme étrange et ces vaines clameurs  
                                   Sont les fruits de l'ignorance;  
 Des grands hommes ainsi les sots admirateurs  
                                   Sèment les germes destructeurs  
                                   De la haine et de la vengeance.  
 Quoi! faut-il dans une balance  
 Peser avec sang froid et méthodiquement  
                                   Chaque espèce de talent?  
           Ah du génie est-ce la récompense?  
                                   Non, non, les tributs qu'il attend  
                                   L'enthousiasme les dispense.  
                                   Toujours le vrai littérateur  
                                   Ne consultant que son goût et son cœur,  
 Sans esprit de parti, sans fiel, sans artifice,  
 Aux hommes de génie aime à rendre justice.  
                                   Il se plait à les louer  
                                   Et non à les comparer.  
 Craignant, lorsqu'il les juge et qu'il les examine,  
                                   De les mettre en rivalité,  
                                   Jamais la partialité

---

\*) C'est l'expression dont se servoient les détracteurs de cet artiste sublime.

Ne l'aveugle et ne le domine:  
 Sans dépriser Corneille, il admire Racine.

Si tu veux avec vérité  
 Peindre la grace et la naïveté,  
 Tu dois étudier l'aimable et tendre enfance;  
 C'est sur-tout à la connoissance  
 De ses défauts, de ses penchans,  
 De ses goûts, de ses sentimens  
 Que j'ai du les plus doux suffrages,  
 Dont on ait honoré mes travaux, mes ouvrages.  
 Hélas! dans cet heureux tems,  
 Où d'une foule d'enfans  
 La troupe charmante et chérie,  
 Ne respirant que les jeux,  
 Se livrant à la joie au sein de ma patrie,  
 Croissoit en paix sous mes yeux,  
 Je pouvois dessiner des tableaux gracieux,  
 Et présenter toujours des peintures fidelles:  
 Vous me serviez tous de modèles.  
 Ainsi ce peintre ingénieux  
 L'Albane, artiste et père heureux,  
 Obtint la gloire la plus pure;  
 Les sentimens de la nature  
 Dirigèrent ses doux travaux:  
 Et sa main fidelle et sûre  
 En peignant ses enfans, surpassa ses rivaux.

Je n'ai point ses talens, sa' grace et ses pinceaux,  
 Mais j'ai su peindre aussi les charmes de l'en-  
 fance;

J'ai su rendre avec vérité  
 Sa touchante ingénuité,  
 Sa candeur et son innocence;  
 Dons précieux de l'âge d'or,  
 Qui réunis se retrouvent encor,  
 Avec tous les attraits de l'aimable jeunesse,  
 Un esprit enchanteur, les vertus, les talens,  
 Dans l'objet que ma tendresse  
 Mit au rang de mes enfans.  
 Ce doux portrait, de ton amie  
 Vient de te retracer l'image si chérie,  
 Et ton cœur a nommé déjà  
 Ma chère et tendre Paméla.  
 O que de l'amitié la généreuse flamme  
 Toujours embrase et pénètre ton ame!  
 Qu'elle anime tous tes écrits!  
 Seule, elle y peut donner un véritable prix;  
 Le sentiment les vivifie,  
 Et sait tenir lieu de génie.  
 Prenant pour guide la raison,  
 Que ta muse toujours d'une morale austère  
 Présente la sage leçon;  
 Au risque même de déplaire.

A la vertu sublime, à la religion  
 Consacre des talens, que le ciel ne dispense  
     Que pour l'avantage des mœurs.  
     Alors, sans doute les censeurs  
 Diront avec dépit: comment donc elle pense!  
     Comment, lorsqu'on pense à vingt ans,  
     Sauroit-on conduire un ménage?  
 Comment deviendrait-on femme économe et  
     sage,  
 Et pourroit-on enfin élever ses enfans?  
 Tels seront leurs discours; je prendrai ta  
     défense:  
 Je leur dirai: de grace ayez de l'indulgence:  
 Elle écrit; cependant je lui crois du bon sens.  
 Quoiqu'elle ait de l'esprit, qu'elle sache l'histoire,  
     Qu'elle ait une heureuse mémoire,  
     De la raison et des talens,  
     Elle a pu (vous allez l'absoudre)  
     Malgré tant d'inconvéniens,  
     Elle a pu, dis-je, apprendre à coudre.  
 Voilà sans doute, un fait bien surprenant;  
     Mais j'ose en être le garant.  
     C'est ainsi qu'avec éloquence  
 A tes censeurs j'imposerai silence.  
     Pour toi, ferme dans tes projets,  
     Entre dans la route immortelle



Où ton noble penchant t'appelle:  
 Je jouirai de tes succès.  
 Bientôt, loin de toi, loin du monde,  
 Dans une retraite profonde,  
 Consacrée à la piété,  
 Au repos, à l'obscurité,  
 Dans cette carrière nouvelle,  
 Je n'aurai plus besoin de ma lyre fidelle;  
 Entre tes jeunes mains, je veux la déposer:  
 C'est t'offrir tout ce qui me reste,  
 Et le seul bien qu'un sort funeste  
 Me permette de te laisser.

FIN.

---





# Chanson de M<sup>me</sup> de Gen

De mirtil j'ai pu m'éloigner, et sans mirtil je n

Sons harmoniques

ne de - voit il pas me suivre que n'est il la pourquoi

Sons harm Sons harm arpeggi

- mints ap-pelle en vain mir-ti.

de Gentis paroles et musique

Mirtil je ne puis vivre mais lui qui fait si bien ai-mer ah!

pourquoi faut il qu'aminte appelle en vain mirtil qu'a-

arpeggio